

LIBERTALIA,
UNE UTOPIE PIRATE

DANIEL DEFOE

LIBERTALIA, UNE UTOPIE PIRATE

*Traduit de l'anglais par Guillaume Villeneuve
Illustrations de Tôma Sickart*



LIBERTALIA

AUSSI DISPONIBLES AUX ÉDITIONS LIBERTALIA

MARCUS REDIKER, *Pirates de tous les pays*

MARCUS REDIKER, *Les Forçats de la mer*

DANIEL DEFOE, *Femmes pirates*

C. DUGRAND & B. BARTKOWIAK, *Jojo le pirate partage le butin*

Actualité & catalogue complet : editionslibertalia.com



ÉDITION POCHE

© Éditions Libertalia, 2012/2017
et Éditions Phébus, Paris, 2002 pour la traduction

Les deux chapitres qui constituent ce recueil sont extraits de L'Histoire générale des plus fameux pirates, initialement publiée en deux volumes (Londres, 1724-1728). Rédigée sous le pseudonyme de « capitaine Johnson », cette somme a été attribuée à Daniel Defoe. Comme l'explique l'historien américain Marcus Rediker dans Pirates de tous les pays (Libertalia, 2008), Daniel Defoe – qui a recueilli la parole populaire dans les tavernes londoniennes – ne fut probablement pas le seul artisan de ce récit épique. L'intégralité des portraits des « plus fameux pirates » (de Barbe-Noire à Mary Read) est disponible, en français, aux éditions Phébus. La postface du présent ouvrage contextualise historiquement le mythe « Libertalia » et atténue les bondieuseries et remarques ethnocentrées de l'auteur de Robinson Crusoe.



HISTOIRE DU CAPITAINE MISSON
ET DE SON ÉQUIPAGE

Nous pouvons entrer avec précision dans la vie du capitaine Misson car, chance inouïe, nous disposons d'un manuscrit en français où il expose lui-même le détail de ses actions. Il naquit en Provence, dans une vieille famille. Son père, dont il tait le nom véritable, jouissait d'une ample fortune, mais le grand nombre de ses enfants ne laissait espérer à notre pirate d'autre héritage que celui qu'il acquerrait lui-même au fil de l'épée. Ses parents prirent soin de lui donner une éducation à la hauteur de sa naissance. Une fois frotté d'humanités et de logique, et devenu un honnête mathématicien, il fut envoyé à l'université. Son père aurait voulu le faire alors entrer aux Mousquetaires, mais le jeune homme était d'humeur vagabonde. Fort stimulé par les nombreux récits de voyage qu'il avait lus, il préféra la mer, carrière pleine d'imprévus qui lui permettrait de satisfaire sa curiosité en lui offrant un changement perpétuel d'horizon. Ce choix fait, son père le confia, avec des lettres de recommandation et toutes sortes de prudences, à l'un de ses amis, Fourbin, commandant du *Victoire*, pour qu'il y servît comme volontaire. Le capitaine, dont le bateau se trouvait à Marseille, le reçut à son bord avec tous les égards; peu après l'arrivée de Misson, il recevait l'ordre de mettre à la mer. Rien n'aurait

pu combler davantage notre volontaire : cette croisière lui fit connaître les ports les plus importants de la Méditerranée en même temps qu'elle l'instruisait dans l'art pratique de la navigation. Il se passionna pour cette vie et résolut d'être un marin confirmé. On le trouvait toujours parmi les premiers à bout de vergue, que ce fût pour larguer ou amener les ris ; on l'entendait poser toutes sortes de questions sur les différentes façons de piloter un navire. Sa conversation ne roulait que sur ce seul sujet et il obligeait le bosseman* et le charpentier, dans leurs cabines, à lui apprendre comment on nomme les différentes parties de la coque, comment gréer le navire ; et pour ces leçons, il les payait généreusement.

Bien qu'il passât le plus clair de son temps en compagnie de ces deux officiers, il se comportait cependant avec tant de retenue qu'ils ne risquèrent jamais une familiarité, mais le considérèrent toujours avec le respect dû à sa famille. On avait jeté l'ancre à Naples : le jeune homme obtint du capitaine l'autorisation de se rendre à Rome, ville qu'il avait grande envie de visiter. Le clergé y vivait dans une telle licence, rapportée à la discipline des ecclésiastiques français, la cour papale y affichait un tel luxe qu'il se mit à réfléchir. Pour lui, la religion qui avait cours dans la métropole de l'Église chrétienne n'était qu'un sépulcre vide. Il commença à penser qu'elle n'était rien d'autre qu'un frein imposé aux esprits faibles ; les esprits forts, quant à eux, ne s'y soumettaient qu'en apparence. La rencontre fortuite

* Sous-officier de marine chargé du soin des cordages et des ancres [NDE].

d'un prêtre débauché, qui fut d'abord son confesseur avant de devenir son maître de libertinage, puis son compagnon jusqu'à sa mort, ne fit qu'ancrer plus fermement en lui des sentiments nuisibles à la religion et à lui-même. Un jour qu'il en avait l'occasion, ce prêtre dit à Misson que la vie d'un religieux était fort agréable pourvu que l'on possédât quelque habileté et que l'on comptât des amis. On ne manquait pas alors d'atteindre rapidement les honneurs ecclésiastiques, espoir qui animait l'ambition des plus fins et leur avait inspiré de prendre l'habit sacerdotal. Il ajouta que les mêmes maximes politiques gouvernaient l'Église et les principautés ou royaumes séculiers : on ne tenait compte dans les faits que de l'intérêt général, non du mérite ou de la vertu. Un homme pieux et savant n'avait pas plus d'avenir sous la police de saint Pierre que sous celle de toute autre monarchie, plutôt moins en fait, car avec de telles qualités, il risquait de passer pour un visionnaire, pour un incapable dont les scrupules ne manqueraient pas de se montrer gênants ; on le sait : religion et politique ne font pas bon ménage.

« Quant à nos hommes d'État, disait-il, n'allez pas croire que la pourpre les empêche d'être aussi bons courtisans que les autres. La *ragion di Stato*, la raison d'État, ils savent la discerner et la rechercher avec autant de fourberie et aussi peu de conscience que n'importe quel laïque. Ils savent se montrer aussi astucieux là où il convient de l'être et, quand ils peuvent se le permettre, aussi cyniques et impudents dans l'oppression des petites gens, dans l'extension de leur état et dans celle de leur famille. La teneur de leur morale, on peut la

lire dans leur vie, celle de leur religion dans la maxime de certain cardinal : *Quantum lucrum ex ista fabula Christi*!*, reprise *in petto* par bon nombre d'entre eux. »

Et le prêtre continuait :

« Pour ma part, je suis très las de cette comédie. Je sauterai sur la première occasion de mettre bas les masques. Mon jeune âge m'obligera à occuper une position subalterne pendant de nombreuses années encore et je serai trop vieux, j'en ai peur, le jour où j'aurai toute latitude de jouir des dépouilles des petits et des plaisirs du luxe. Enfin, mon caractère est malhabile à se restreindre ; il me fait craindre de ne pas savoir assez bien jouer le rôle qui permet d'arriver au moindre poste d'importance dans l'Église. Mes parents n'ont tenu aucun compte de mes talents, sans quoi ils m'auraient donné une épée au lieu d'un chapelet. »

Misson lui suggéra de s'embarquer avec lui comme volontaire et lui offrit de l'argent pour s'équiper. Le prêtre bondit sur la proposition. Sur ces entrefaites, une lettre de Fourbin parvint à Misson, par laquelle il l'informait qu'il se rendait à Leghorn ; le capitaine lui laissait le choix de le rejoindre à Naples ou de s'y rendre directement par voie de terre. Notre homme choisit cette dernière possibilité. Quant au dominicain, une fois sa bourse remplie, il avait jeté son froc aux orties, pour s'habiller en fier cavalier et devancer de deux jours à Pise son bienfaiteur. Ils partirent ensemble pour Leghorn où ils retrouvèrent le *Victoire*, à bord duquel on reçut le *signor Carracioli* recommandé par son ami. Deux jours plus tard, il levait l'ancre. Après une semaine

* « Que de profit a pu engendrer cette fable qu'est le Christ ! » [NDE].

de navigation, ils tombèrent sur deux bateaux pirates de Salé*, l'un de vingt canons, l'autre de vingt-quatre. Le *Victoire*, lui, n'en avait que trente à leur opposer, bien qu'il fût muni de quarante sabords. La bataille fut longue et sanglante. Les pirates, en effet, espéraient s'emparer du français, tandis que le capitaine Fourbin, loin de songer à se faire capturer, était bien décidé à saisir ses ennemis; dans le cas contraire, il entendait se saborder. Le capitaine d'un des deux pirates, le *Lion*, était un jeune homme peu expérimenté dans les choses de la mer et, bien qu'il n'eût d'autre titre que celui de lieutenant, c'était un renégat qui commandait à bord.

Le *Lion* tenta plus d'une fois d'aborder le *Victoire*, mais un boulet tiré sous la flottaison l'obligea à faire une embardée, et il fallut déplacer les canons du même bord afin de colmater la fuite. Malheureusement, l'action fut entreprise avec trop de précipitation. Le bateau fatigua et sombra corps et biens. Au vu du désastre, les pirates de l'autre navire mirent toute la toile et tentèrent de s'enfuir. Mais le *Victoire* les toucha et les obligea à reprendre le combat, ce qu'ils firent avec acharnement. M. Fourbin vit qu'il ne pouvait les capturer qu'au prix d'un abordage. Il prépara la manœuvre. Le *signor Carracioli* et *Misson* furent les premiers à sauter à bord dès que l'ordre en fut donné, mais la défense désespérée des pirates les repoussa, et avec eux ceux qui les suivaient. L'Italien reçut une balle dans la cuisse et dut être transporté dans la cabine du chirurgien. Une fois encore les hommes du *Victoire* passèrent à l'abordage,

* Au sujet des pirates barbaresques de Rabat-Salé, voir *Utopies pirates* de Peter Lamborn Wilson, Dagorno, 1998 et L'Éclat, 2017 [NDE].

mais se heurtèrent à une telle résistance que les ponts du pirate furent bientôt jonchés de cadavres. Misson vit l'un des forbans bondir dans la cale par l'écouille centrale, une allumette enflammée à la main. Se doutant de ses intentions, il se précipita après lui et l'abattit d'un coup de sabre au moment où il allait mettre le feu aux poudres. Comme les assaillants continuaient de déferler du *Victoire*, les musulmans abandonnèrent les ponts, leur résistance étant devenue vaine, et coururent s'abriter qui dans la cuisine, qui dans la cabine du pilote, qui dans une autre, certains se ruant même à fond de cale. Les Français leur firent quartier et se contentèrent de les emprisonner à leur bord. Quant à la prise, elle ne présentait aucun intérêt : ils rendirent leur liberté à la quinzaine d'esclaves chrétiens qui s'y trouvaient, et la ramenèrent à Leghorn pour la vendre, bâtiment et équipage. Les Turcs avaient perdu beaucoup des leurs. Les Français, eux, ne déploraient pas moins de trente-cinq tués. La plupart de ces matelots avaient trouvé la mort au cours de l'abordage, et non de la canonnade ; celle-ci s'était révélée moins meurtrière, les Salétins ayant surtout visé les mâts et les agrès dans l'espoir d'immobiliser le *Victoire* pour l'arraisonner. Le temps imparti à leur croisière étant achevé, le *Victoire* regagna Marseille où Misson, escorté de son ami, débarqua pour rendre visite à ses parents. Son capitaine leur avait envoyé un rapport très flatteur, tant sur son courage que sur sa conduite. Il passa un mois chez lui, puis reçut un message de Fourbin : le navire avait ordre de gagner La Rochelle avant de mettre à la voile pour les Indes occidentales en compagnie de quelques

navires marchands. La nouvelle enchanta Misson et son compagnon; ils partirent aussitôt pour Marseille. Cette ville bien fortifiée compte quatre paroisses, et le nombre de ses habitants est estimé à cent vingt mille environ. Le port est le plus sûr de la Méditerranée, attache habituelle des galères françaises.

Laissant Marseille, ils firent route vers La Rochelle où le *Victoire* accosta, les bateaux de commerce n'étant pas encore prêts. Misson n'avait aucune envie de rester longtemps à ne rien faire et proposa à son ami de croiser à bord du *Triumph*, qui se rendait dans la Manche. L'Italien accepta avec empressement.

Entre l'île de Guernesey et la pointe du Départ, ils rencontrèrent le *Mayflower*, navire marchand de dix-huit canons, richement chargé, en provenance de la Jamaïque, et que commandait le capitaine Balladine. L'anglais résista vaillamment et combattit si longtemps que les Français ne purent ramener le navire au port tant il était endommagé. Ils durent se contenter de l'argent et des objets de valeur qu'il renfermait. Après quoi, s'apercevant qu'il prenait l'eau plus vite que les pompes n'arrivaient à la refouler, ils l'abandonnèrent et le virent couler en moins de quatre heures. M. Le Blanc, le capitaine français, reçut le capitaine Balladine avec toutes les marques de civilité. Interdisant que lui et ses hommes ne fussent dépouillés, il déclara que les lâches seuls devaient être traités de la sorte. Les braves devaient traiter les braves en frères, même quand ils étaient leurs ennemis. Maltraiter un homme courageux qui n'avait fait que son devoir, c'était montrer un esprit de revanche qui

ne pouvait procéder que d'une âme vile. Les prisonniers, conclut-il, garderaient leurs coffres.

Comme certains de ses hommes semblaient murmurer, il les pria de songer à la grandeur du monarque qu'ils servaient. L'équipage n'était pas composé de pirates et de corsaires, mais de braves qui devaient montrer à leurs ennemis un exemple qu'eux-mêmes eussent volontiers suivi, et traiter autrui comme ils eussent voulu l'être eux-mêmes.

Ils remontèrent la Manche à hauteur de Beachy Head* et tombèrent sur trois navires de cinquante canons qui les prirent en chasse. Mais le *Triumph*, excellent marcheur, avait disparu à l'horizon en sept sabliers** et eut tôt fait de gagner Land's End. Ils croisièrent au large du promontoire pendant huit jours, puis ils doublèrent le cap de la Cornouaille, remontèrent le canal de Bristol presque jusqu'à la pointe de Nash et interceptèrent un petit navire en provenance des Barbades. S'étant avancés aussi loin vers le nord, ils pourchassèrent un bateau qu'ils avaient aperçu dans la soirée, mais perdu de vue dans la nuit. Le *Triumph* se tourna alors vers Milford. Ayant remarqué une voile, il tâcha de lui barrer le chemin de la côte. En vain. Le fuyard eut le temps d'entrer au port de justesse. Avec un peu plus de temps, la chasse eût été couronnée de succès. Balladine se saisit de la lorgnette et déclara qu'il s'agissait du *Port-Royal*, un navire de Bristol qui avait quitté la Jamaïque en même temps que le *Charles* et lui-même.

* Promontoire situé entre Brighton et Eastbourne [NDE].

** Trois heures et demie [NDE].

Ils décidèrent en conséquence de regagner leur côte et vendirent leur prise à Brest où, sur sa requête, ils débarquèrent le capitaine Balladine. M. Le Blanc lui fit cadeau d'une bourse de quarante louis pour ses frais ; son équipage fut également débarqué dans le même port.

Le *Triumph* avait heurté la roche en entrant à Brest, sans dommage, heureusement. Le chenal d'entrée, le Gonlet, est rendu très dangereux par le grand nombre de rochers qui gisent de part et d'autre. Pourtant, Brest doit sans aucun doute être considéré comme le meilleur port de France : des fortifications en défendent l'accès, la ville elle-même est entourée d'ouvrages et couronnée d'une citadelle remarquablement protégée. Les Anglais en ont fait l'amère expérience lors de leur assaut de 1694, au cours duquel ils perdirent leur général et quantité de soldats.

Après quoi, le *Triumph* regagna La Rochelle. Nos volontaires embarquèrent sur le *Victoire* qui partait un mois plus tard à destination de la Martinique et de la Guadeloupe. Leur traversée ne fut marquée d'aucun incident particulier.

Je me contenterai d'observer que le *signor Carracioli*, être aussi impie qu'ambitieux, avait dès cette époque fait de Misson un déiste complet et l'avait convaincu que chaque religion n'était somme toute qu'une pratique purement humaine. Il lui montra que la loi de Moïse ne spécifie que ce qui sert au gouvernement et à la conservation du peuple. Il lui fit remarquer que les Nègres d'Afrique n'ont jamais entendu parler de la circoncision comme d'une marque de l'alliance passée

entre Dieu et Son peuple; et pourtant, disait-il, ils circoncisent leurs enfants sans doute pour les mêmes raisons que les juifs et toutes les nations des latitudes méridionales : le prépuce solidifie l'humeur exsudée, ce qui a des conséquences fatales. En un mot Carracioli passa en revue toutes les cérémonies des religions juive, chrétienne et mahométane en s'efforçant de persuader Misson qu'il ne s'agissait nullement, comme d'ailleurs leur absurdité le laisse souvent deviner, d'institutions établies par des hommes divinement inspirés. Il affirmait que Moïse, dans son récit de la Création, s'était rendu coupable d'erreurs grossières; que les miracles, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, contredisaient la raison; que Dieu nous avait donné Sa bénédiction pour que celle-ci contribuât à notre bonheur présent et futur et que tout ce qui s'y opposait devait être réputé faux, en dépit des distinguos d'école touchant la « raison contraire » ou la « raison supérieure ». Notre raison humaine, continuait-il, nous enseigne que toutes choses résultent d'une cause première, d'un *ens entium*, que nous appelons Dieu. Cette même raison nous incite aussi à croire que Dieu doit être éternel et, en tant que créateur de toute perfection, infiniment parfait. Si tel est bien le cas, Il ne saurait être sujet aux passions, pas plus à l'amour qu'à la haine. Il doit nécessairement demeurer identique à Lui-même et ne peut accomplir aujourd'hui une action dont Il aura à se repentir demain. Il faut qu'Il soit parfaitement heureux, c'est pourquoi rien n'est en mesure d'altérer Son équanimité perpétuelle. Enfin, bien qu'il convienne de L'adorer, nos dévotions pas plus que nos péchés ne peuvent agir sur Sa béatitude.

Mais les arguments de Carracioli sur ce chapitre sont trop longs et trop dangereux à rapporter. Articulés avec beaucoup de subtilité, ils pourraient se montrer nuisibles aux esprits faibles, incapables de saisir leur fausseté. De tels esprits, s'ils venaient à trouver ces jugements favorables à leurs inclinations, ne seraient-ils pas heureux de secouer le joug de la religion chrétienne, qui exaspère et refrène leurs passions? Ils ne se donneraient pas la peine de les examiner à fond, mais céderaient à ce qui leur plaît, ravis d'avoir enfin déniché quelque excuse pour leur conscience. Cependant, dans la mesure où la théorie de Carracioli concernant la vie future ne contient rien en elle-même qui batte en brèche la religion chrétienne, je l'exposerai en peu de mots.

Selon lui, la faculté d'intellection dont nous jouissons, nous l'appelons âme, mais quant à savoir ce qu'elle est, impossible. Elle pourrait mourir avec le corps ou bien lui survivre.

« Je considère, disait-il, que l'âme est immortelle. Cette opinion résulte-t-elle d'une certitude raisonnée ou des préjugés de l'éducation? Voilà un point qui, je l'avoue, reste obscur. Si l'âme est immortelle, elle procède de toute nécessité de l'Être divin, et reviendra donc à son principe une fois séparée du corps, pourvu qu'elle ne soit pas souillée. Mais c'est pour moi une vérité d'évidence que si elle vient à être éloignée de son premier principe, qui est la divinité, tous les enfers imaginés par l'homme ne sauraient lui infliger des tortures égales à ce bannissement. »

Ayant tenu en privé ces discours à l'équipage, il s'était acquis un certain nombre de disciples qui le regardaient

comme un nouveau prophète apparu pour réformer les abus dans le domaine religieux. Beaucoup d'entre eux étaient des protestants de La Rochelle à l'esprit encore teinté de calvinisme, ce qui explique le succès de sa doctrine. Une fois qu'il eut mesuré la portée de ses arguments religieux, Carracioli s'attaqua à la question politique et montra à ses auditeurs que tout homme né libre avait droit au minimum indispensable pour vivre, autant qu'à l'air qui lui permettait de respirer. Soutenir le contraire, affirmait-il, revenait à accuser la Divinité de cruauté et d'injustice, car Elle ne met personne au monde pour qu'il y passe une vie de pénurie, dans l'attente accablée d'une nécessaire subsistance. L'immense différence qui existait entre l'homme qui se vautrait dans le luxe et celui qui se voyait plongé dans la misère la plus noire résultait seulement de l'avarice et de l'ambition pour une part, d'une sujétion misérable pour l'autre. Le premier gouvernement naturel qui eût existé était le gouvernement paternel. Chaque père était alors la tête, le prince et le monarque de sa famille. Lui obéir était juste et facile, car un père montre une tendresse pleine de miséricorde à l'égard de ses enfants. Mais l'ambition s'insinuant peu à peu, la famille la plus forte s'est attachée à asservir la plus faible; cette force supplémentaire lui avait permis d'en dominer une troisième et chaque conquête lui rendait les autres plus faciles jusqu'à ce que, finalement, la monarchie apparût. L'orgueil croissant avec la puissance, l'homme en était venu à usurper la prérogative divine sur ses créatures.

« Je veux parler, disait Carracioli, du pouvoir d'ôter la vie, privilège que personne ne détient sur la sienne

propre. Dans la mesure où la décision de venir au monde ne nous incombe pas, nous devons y rester jusqu'au rappel de notre Créateur. Il est vrai que la mort au combat est permise par la loi naturelle, dans la mesure où on lutte pour la préservation de sa vie. Mais il n'est pas de crime qui mérite d'être puni de la sorte. De même, il n'est pas de guerre qui doive être entreprise pour un autre motif que la défense du droit naturel, savoir une portion de terre suffisant à notre entretien. »

Carracioli traitait souvent de ces sujets. De plus, il revenait fréquemment à la charge auprès de Misson afin de le convaincre qu'il leur fallait agir pour leur propre compte. Il était aussi ambitieux que lui, et non moins résolu. Tous deux possédaient désormais l'art de la navigation et se trouvaient parfaitement capables de diriger un navire. Carracioli avait sondé bon nombre des hommes d'équipage sur la question, et il les trouva tout prêts à l'écouter.

Un accident se produisit bientôt, qui devait lui offrir l'occasion de mettre ses plans à exécution ; il ne la laissa pas échapper.

Ils étaient partis croiser à la Martinique quand ils tombèrent sur le *Winchelsea*, un vaisseau de guerre anglais de quarante canons commandé par le capitaine Jones. Les deux navires se dirigèrent l'un sur l'autre et un vif combat s'ensuivit. La première bordée tua le capitaine du *Victoire*, son second et les trois lieutenants. Ne restait plus au commandement que le patron qui aurait bien voulu se rendre. Misson s'empara du sabre du capitaine et ordonna à Carracioli de remplir le rôle de lieutenant. S'encourageant mutuellement, ils combattirent leur

assaillant pendant six sabliers. Soudain, par un hasard inexplicable, le *Winchelsea* explosa, tuant tous les hommes qui se trouvaient à bord, sauf le lieutenant Franklin que les Français recueillirent, mais qui devait mourir deux jours plus tard. Personne ne savait, avant que je ne misse la main sur ce manuscrit, ce qui avait causé la perte du *Winchelsea*. Sa proue échouée sur la côte d'Antigua quelques jours après une forte tempête avait fait croire à un naufrage. Le combat terminé, Carracioli vint saluer Misson du titre de capitaine en lui demandant s'il entendait que ce commandement fût momentané ou définitif. Il devait y songer maintenant, dit-il, car à son retour à la Martinique, il serait trop tard : la décision de le nommer sur un autre navire dépendrait peut-être de la bataille qu'il venait de livrer, et on croirait bien le récompenser en le nommant lieutenant ; il doutait d'ailleurs d'une telle marque de juste gratitude. Son sort dépendait de lui ; il pouvait saisir la fortune à bras-le-corps ou bien la laisser filer. S'il optait pour cette dernière solution, il ne devait plus attendre que la chance le comblât de ses faveurs. Carracioli l'invita à ne pas perdre de vue sa situation de benjamin d'une bonne famille : il ne possédait rien qui lui permît d'assurer son entretien ; il lui faudrait encore servir pendant bien des années au péril de sa vie avant de vivre avec quelque éclat. Il ne devait pas non plus oublier l'immense différence qui sépare le fait de commander et celui d'être commandé. Avec le navire voguant sous ses pieds et les braves marins placés sous ses ordres, il pourrait défier les puissances européennes, jouir de tout ce qui lui plairait, régner en maître sur les mers du Sud et mener une guerre juste contre le monde entier, puisque

ce dernier désirait le priver de la liberté à laquelle les lois naturelles lui donnaient droit. Il pourrait, avec le temps, devenir aussi grand que le fut Alexandre pour les Perses, accroître chaque jour ses forces par des prises et, la raison du plus fort étant toujours la meilleure, affirmer davantage la justice de sa cause. Henry IV et Henry VII n'avaient-ils pas réussi à s'emparer de la couronne d'Angleterre avec des forces ô combien inférieures aux siennes? Mahomet n'avait-il pas fondé l'Empire ottoman avec une poignée de chameliers? Darius ne s'était-il pas emparé de la Perse avec six ou sept compagnons?

Il fit tant, en un mot, que Misson résolut de suivre son avis. Appelant tous les hommes du bord, il déclara que la majorité d'entre eux avaient choisi de vivre en sa compagnie une vie de liberté en lui faisant l'honneur de le désigner pour leur chef. Il n'avait, poursuivit-il, aucune intention de traiter quiconque par la violence, ni de se montrer coupable de l'injustice qu'il reprochait aux autres. Si donc l'un d'eux refusait de chercher fortune avec lui – dans un rapport de complète égalité, il le promettait –, il était prié de se manifester; on le débarquerait sur un rivage d'où il pourrait rentrer à bon port.

Il avait à peine fini que tous s'écriaient :

« Vive le capitaine Misson et son lieutenant, le savant Carracioli! »

Misson les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient et promit de n'employer son pouvoir que dans l'intérêt de tous. Ils avaient eu le courage de proclamer leur liberté; il espérait les voir à présent aussi unanimes pour la conserver, et le soutenir dans ce qui paraîtrait conforme au bien général. Il était leur ami,

affirma-t-il, et leur compagnon. Il n'exercerait son pouvoir et ne se séparerait d'eux que lorsque la nécessité et les circonstances l'y obligeraient.

Une seconde fois, ils hurlèrent « Vive le capitaine ! » Après quoi, Misson exprima le souhait que fussent choisis par eux les officiers en second. Puis il leur donna toute latitude pour délibérer et décider de ce qui appartenait à l'intérêt commun, à condition de jurer obéissance totale aux ordres des officiers et aux siens propres. Ils l'acceptèrent volontiers. Ils choisirent le maître d'école comme second, Jean Besace comme troisième lieutenant ; ils élurent le bosseman, un quartier-maître nommé Matthieu le Tondu et le canonnier pour les représenter au conseil.

Ces choix furent approuvés. On voulut que tout se passât dans les règles et, à l'approbation générale, on appela les hommes d'équipage dans la grande cabine pour leur demander le cap qu'ils souhaitaient prendre. Le capitaine proposa la côte de la Nouvelle-Espagne, la plus propre selon lui à leur fournir de belles prises. Chacun en tomba d'accord. Le bosseman demanda ensuite sous quelles couleurs on combattrait, puis il proposa le noir, à cause de la terreur qu'il inspirait. Carracioli objecta alors qu'ils n'étaient pas des pirates, mais des hommes décidés à affirmer la liberté reçue de Dieu et de la Nature sans se soumettre à quiconque, sinon pour le bien commun. En vérité, seuls devaient être obéis les gouverneurs qui connaissaient et respectaient les devoirs de leur charge, ceux qui se révélaient les gardiens vigilants des droits et des libertés du peuple ; ceux qui, en veillant à ce que la justice fût

également rendue, servaient de rempart contre les riches et les puissants dont le seul souci était d'opprimer les faibles ; ceux qui ne souffraient pas qu'un tel devînt immensément riche du fait de ses malversations ou de celles de ses ancêtres, ni que tel autre sombrât dans une misère noire et se trouvât par conséquent à la merci de bandits, créanciers impitoyables ou autres malheurs. Les yeux du gouverneur impartial n'établissaient de différence entre les hommes que fondée sur le mérite. Un tel chef, loin d'être par sa vie luxueuse un fardeau pour son peuple, se montrait pour lui un vrai père, attentif et soucieux de le protéger : il agissait en toutes choses avec l'équanimité d'un parent. Au contraire, celui qui, n'étant pourtant que le serviteur du peuple, se croit élevé à cette dignité pour passer ses jours dans la pompe et le luxe en regardant ses sujets comme autant d'esclaves créés à son usage et en vue de son plaisir, celui-là est haïssable. En les abandonnant, eux et leurs affaires, à l'avarice sans borne et à la tyrannie de son favori, quel qu'il soit, il n'engendre par son administration qu'oppression, pauvreté et misères en tout genre. S'il est prodigue de la vie d'autrui ou de sa fortune, c'est pour satisfaire son ambition, ou pour soutenir la cause de quelque pays voisin dont il attend en retour une aide contre son propre peuple, quand viendra à ce dernier l'idée de faire valoir ses droits naturels. Sur les conseils téméraires et insensés de son favori, il se jette dans des guerres inutiles sans arriver à vaincre les ennemis qu'ont suscités son imprudence et sa légèreté. Comme c'est le cas aujourd'hui en France, où l'on a d'abord soutenu le roi Jacques avant de

proclamer les droits de son fils à la couronne*, le tyran est ensuite obligé d'acheter la paix au prix de la ruine de ses sujets. Sous un tel gouvernement, on en vient volontairement à négliger les commerces nationaux au profit des intérêts privés et, tandis que les vaisseaux de guerre restent oisivement au port, on tolère la prise des autres navires. Non seulement l'ennemi intercepte tout commerce, mais il menace les côtes. Comprenait-on que seule une âme noble et généreuse était capable de secouer un tel joug? Peut-être les torts ne pouvaient-ils être réparés, poursuivait l'Italien, mais des cœurs fiers eussent refusé les vexations auxquelles se soumettent des esprits plus faibles; ils eussent dédaigné de céder à la tyrannie. Et il conclut :

« Voilà comme nous sommes! Et si le monde nous fait la guerre, comme l'expérience peut nous le laisser penser, alors la loi naturelle ne nous donne pas seulement licence de nous défendre, mais aussi d'attaquer. Puisque nous ne marchons pas sur les brisées des pirates, qui sont gens dissolus, sans foi ni loi, bannissons leurs couleurs! Notre cause est brave, juste, innocente et noble, car elle se nomme liberté. Je suggère donc un drapeau blanc orné en sa pointe d'une Liberté et, si vous en êtes d'accord, cette devise : *A Deo libertate* – par Dieu et par la liberté. Cet emblème témoignera de notre rigueur et de notre résolution. »

On avait laissé ouverte la porte de la cabine et la cloison de toile fut relevée. La dunette était pleine de marins attentifs qui s'écrièrent :

* Allusion à l'appui donné par la France à Jacques II d'Angleterre et au Vieux Prétendant [NDE].

« Vive le brave capitaine Misson et le noble lieutenant Carracioli ! »

Enfin le conseil se sépara. Tous les biens du capitaine défunt, ceux des autres officiers et des hommes morts au combat furent apportés sur le pont et inventoriés. Quant à l'argent, on le serra dans un coffre auquel le charpentier adapterait un cadenas dont chaque membre du conseil posséderait la clef. Misson leur répéta que tout devait être à tous : il ne se pouvait que la majorité eût à pâtir d'une avarice particulière. Au moment où l'on s'apprêtait à enfermer dans le coffre la vaisselle de feu M. Fourbin, les hommes s'écrièrent avec un bel ensemble :

« Arrêtez ! Qu'on la garde pour le capitaine, en cadeau de la part de ses officiers et des hommes du mât de misaine ! »

Misson les remercia. La vaisselle fut rapportée dans la grande cabine et, conformément aux ordres, le coffre placé en lieu sûr. Puis le capitaine ordonna à ses lieutenants et aux autres officiers d'examiner, parmi les hommes, lesquels manquaient d'habits. On leur distribuerait impartialement ceux des morts. L'initiative fut saluée par le consentement général et les applaudissements de l'équipage. À l'exception des blessés, tous les hommes se trouvaient réunis sur le pont. Misson les harangua depuis la barricade du grand mât : puisque tous avaient décidé de saisir leur liberté à bras-le-corps pour la défendre contre les ambitieux qui la leur avaient ravie, puisqu'une telle décision ne pouvait que paraître juste aux yeux de juges impartiaux, il lui incombait de leur recommander un amour fraternel. Il fallait

bannir moqueries et rancunes personnelles, instaurer entre eux l'entente et l'harmonie. Il comptait que, dans la mesure où tous avaient rejeté le joug des tyrans et exprimé par là leur haine du gouvernement, nul n'en suivrait l'exemple en tournant le dos à la justice; car qui foulait au pied l'équité ne faisait naturellement que provoquer un cortège de tristesses, de confusions et de méfiances réciproques.

Il leur conseilla aussi de se souvenir qu'il existait un Être suprême. Raison et gratitude nous incitaient à L'adorer, notre propre intérêt à nous Le concilier : l'au-delà n'étant qu'une éventualité, ne valait-il pas mieux être du côté du plus fort?

Pour sa part, Misson était persuadé d'une chose : certains hommes nés et élevés dans l'esclavage, dont l'esprit brisé était incapable d'une pensée généreuse, pouvaient se montrer suffisamment ignorants de leurs droits inaliénables et des charmes de la liberté pour danser sur la musique de leurs propres chaînes; et seuls de tels misérables – ils composaient, il est vrai, la majorité des habitants du globe – oseraient étiqueter son brave équipage du nom odieux de pirates, croiraient méritoire de prendre une part active à leur destruction. Ce serait donc l'instinct de conservation et non une disposition cruelle qui l'obligerait à déclarer la guerre à quiconque prétendrait lui refuser l'accès de son port; pour la même raison, il attaquerait tous ceux qui ne se rendraient pas sur-le-champ en lui remettant les biens de première nécessité dont il aurait besoin, particulièrement les navires et vaisseaux européens, qui étaient ses ennemis implacables.

« À cette heure, conclut-il, je déclare cette guerre. En même temps, mes braves camarades, je vous recommande d'adopter à l'égard de vos prisonniers un comportement humain et généreux. Celui-ci traduira d'autant mieux la noblesse de nos âmes que, nous le savons bien, nous ne recevriions pas le même traitement si notre mauvaise fortune, voire notre désunion, ou encore notre lâcheté venaient à nous livrer à leur merci. »

Ayant dit, il ordonna que l'on fit l'appel. On dénombra deux cents hommes valides et trente-cinq malades ou blessés. Au fur et à mesure qu'ils étaient appelés, ils devaient prêter serment. Une fois les affaires réglées, ils mirent le cap sur les Antilles espagnoles, mais décidèrent de croiser sept à dix jours dans le passage qui borde la Jamaïque sous le vent, pour cette raison que de nombreux navires de commerce qui marchaient bien et voyageaient seuls l'empruntaient comme raccourci vers l'Angleterre.

Au large de Saint-Christophe, ils prirent un sloop anglais après l'avoir obligé à mettre en panne. Il s'agissait d'un navire de la Nouvelle-Angleterre à destination de Boston. Ils en tirèrent une couple de tonneaux de rhum et une demi-douzaine de boucauts* de sucre. Puis, sans molester le moins du monde l'équipage ni le dépouiller, ils le laissèrent repartir. Le patron du sloop, du nom de Thomas Butler, devait affirmer n'avoir jamais rencontré d'ennemi aussi honnête que le vaisseau de guerre français par lequel il s'était vu aborder le jour où il quittait Saint-Christophe. Nos héros ne trouvèrent aucune autre prise sur leur chemin, jusqu'à

* Tonneau utilisé pour les marchandises sèches (sucre, café) [NDE].



Tommy
SUGART '01

ce qu'ils eussent atteint leur mouillage trois jours plus tard. Ils repérèrent alors un sloop assez audacieux pour les prendre en chasse. Le capitaine Misson demanda quelles pouvaient être ses intentions à leur endroit. Un des marins, qui semblait au courant des us et coutumes des Antilles, lui apprit qu'il s'agissait d'un corsaire jamaïcain, et qu'il ne serait pas autrement surpris de le voir tenter de les aborder.

« Je sais bien, fit-il, leur façon de procéder. Ce pauvre hère, comme pourraient l'appeler ceux qui n'ont pas appris à reconnaître un corsaire jamaïcain, vous donnera bientôt du fil à retordre, vous allez vous en rendre compte. Le soir sera bientôt tombé. Vous verrez : dès qu'il aura jaugé nos forces, il se tiendra hors d'atteinte de vos canons jusqu'au changement de quart, à minuit; c'est le moment qu'il choisira pour passer à l'abordage, dans l'espoir de s'emparer du navire. Ainsi donc, capitaine, si vous me permettez un conseil, que chacun garde sur lui ses armes personnelles. Qu'on sonne la cloche à minuit, comme d'habitude, et même plus fort que d'habitude; comme si le quart cédait la place au suivant dans la hâte et la confusion. Je suis prêt à parier qu'il va risquer l'abordage. »

Tous les hommes approuvèrent le conseil de leur camarade. On vit le bateau s'approcher d'assez près, ainsi qu'il l'avait prévu, pour estimer les forces du *Victoire*. Comme ce dernier hissait les couleurs françaises, le sloop agrippa la brise. Le *Victoire* le prit en chasse, sans toutefois imaginer pouvoir le rattraper. Le sloop marchait si bien qu'il le distançait sans même avoir eu besoin de hisser toute sa toile. À la brune, le français

l'avait perdu de vue, mais le sloop réapparut vers onze heures du soir, au vent, ce qui confirmait l'opinion du marin, savoir qu'il allait tenter de les aborder. C'est ce qu'il fit, en effet, au changement de quart supposé. Il y avait peu ou pas de vent : le sloop mit le grappin sur le beaupré du *Victoire* et y fit passer ses hommes. Ceux-ci furent capturés en silence à mesure qu'ils disparaissaient dans l'écoutille et ligotés solidement sans qu'on en tuât aucun. Seuls quelques-uns furent légèrement blessés. L'un des Français fut tué. Assuré de la plupart des marins du sloop, l'équipage y passa à son tour. Ce fut au moment où les corsaires, redoutant quelque stratagème, s'employaient à couper les amarres qui les retenaient au *Victoire*. Tel fut pris qui croyait prendre. Une fois tous les assaillants faits prisonniers, le capitaine ordonna à ses hommes de ne pas trahir leurs règles dans l'espoir d'augmenter leur nombre.

Le lendemain matin, M. Misson fit appeler le capitaine des corsaires. Il ne pouvait, déclara-t-il, s'empêcher de saluer le courage d'un homme qui avait osé s'attaquer à un navire comme le sien. Pour cette raison, il le traiterait d'une manière qui n'était pas dans les usages de ses compères. Il lui demanda depuis combien de temps il naviguait, comment il s'appelait et quel était le détail de sa cargaison. Le corsaire répondit qu'il venait de prendre la mer, que Misson était la première voile qu'il eût rencontrée et qu'il ne se serait pas porté plus mal de ne lui avoir jamais parlé. Il se nommait Harry Ramsey. Il n'avait à bord que des haillons, de la poudre, des

boulets, quelques demi-ancres* de rhum. On ordonna à Ramsey de se rendre dans la Sainte-Barbe, tandis qu'un conseil public était convoqué de la manière dite, après qu'on eut relevé la partition de la grande cabine. À l'issue de la délibération, on rappela le capitaine des corsaires. Misson lui dit qu'il allait lui rendre son sloop et sa liberté, ainsi qu'à ses hommes. Il n'y aurait pas de pillage. Pas de confiscations non plus, en dehors de celles que lui dictait la prudence : ils ne seraient donc privés que de leurs munitions et de leurs armes personnelles, pourvu que Ramsey lui donnât sa parole d'honneur, et que ses hommes fissent serment, de ne plus reprendre la mer en corsaire pendant les six mois à venir. Misson ajouta qu'il n'avait pas l'intention de mouiller à cet endroit plus d'une semaine, après quoi il le laisserait partir.

Ramsey, dont le bateau était neuf, ne s'était pas attendu à une telle clémence. Il remercia Misson et promit qu'il se plierait honnêtement à son exigence, et ses hommes de même. Pourtant, il le savait, ces derniers n'avaient aucune intention de tenir une telle promesse. À la fin de la semaine, on réembarqua les corsaires sur leur sloop. Comme il montait la coupée, Ramsey pria M. Misson de lui remettre un peu de poudre : il voulait, dit-il, le saluer. Misson répondit qu'une telle cérémonie était inutile et qu'il n'attendait d'autre remerciement que le respect du serment. Ramsey observa son serment, il faut le dire. Certains de ses hommes auraient été bien inspirés de se montrer aussi scrupuleux.

* Unité de mesure liquide [NDE].

À l'au revoir, Ramsey fit crier trois hourras auxquels Misson eut la bonté de répondre une fois. Ayant renouvelé ses acclamations, Ramsey s'éloigna rapidement vers la Jamaïque. Sur la côte est, il y rencontra le *Diana*; et il le persuada de rebrousser chemin.

Pendant ce temps, le *Victoire* se dirigeait vers Carthagène, port au large duquel il croisa quelques jours, mais sans rien trouver. Les hommes mirent donc le cap sur Porto-Bello. En chemin, ils tombèrent sur deux navires de commerce hollandais, chargés de lettres de marché à peine arrivées sur la côte. L'un était armé de vingt canons, l'autre de vingt-quatre. Misson les défia. S'ensuivit un combat résolu, plein de bravoure. Cependant, les hollandais étaient bien pourvus en hommes, et Misson n'osa aborder l'un des navires, de peur de se voir simultanément attaqué par l'autre. Sa puissance de feu lui donnait un grand avantage, bien que les équipages hollandais fussent deux fois plus nombreux. En outre, étant chargés, les adversaires n'avaient qu'une envie : fuir, si la chose était possible. Ils battaient donc en retraite, sans cesser de tirer, et en prenant soin de rester à proximité l'un de l'autre. La bataille se poursuivait depuis six heures. Exaspéré par la résistance des Hollandais et craignant qu'ils ne fissent tomber un mât, voire le grand mât sur le flanc qu'il leur présenterait, Misson résolut de couler le plus gros des deux navires. Il ordonna de concentrer le feu de tous les canons vers le milieu du bâtiment, puis de tirer lorsqu'il serait à proximité. Ses ordres furent scrupuleusement suivis. La bordée ouvrit une telle brèche dans le flanc de l'ennemi qu'il coula instantanément par le fond, corps et biens.

Après quoi, Misson fit grimper ses hommes sur le beaupré, ramena toute sa voilure d'avant en arrière et se prépara à l'abordage. Les Hollandais comprirent ce qui les attendait. Terrifiés par le sort de leurs camarades, ils jugèrent vaine toute résistance et mirent aussitôt en panne. Misson leur fit quartier, bien qu'il fût enragé par la perte de treize de ses hommes, bilan auquel il fallait ajouter neuf blessés dont six ne devaient pas survivre. À bord du hollandais, les vainqueurs trouvèrent une grande quantité de dentelle ornée d'or et d'argent, des soies de brocart, des bas de soie, des balles de drap fin, des feutres de toutes les couleurs et des tissus de gros grain. Après délibération du conseil, il fut décidé que le capitaine Misson prendrait le nom de Fourbin et regagnerait Carthagène, où il négocierait sa prise et débarquerait les prisonniers. Ils mirent donc le cap à l'est et jetèrent l'ancre entre le fort de Boca Chica et la ville, car ils jugeaient préférable de ne pas entrer au port. On équipa la barque et Carracioli, sous le nom du premier lieutenant tué dans l'attaque du *Winchelsea*, d'Aubigny, se rendit à terre. Il avait en poche sa commission et une lettre adressée au gouverneur, signée Fourbin, et dont on avait par crainte du pire exactement reproduit la signature. La lettre précisait que le capitaine avait reçu des ordres discrectionnaires de croiser au large. Ayant ouï dire que les Anglais écumaient ce rivage, il s'y était rendu, avait rencontré deux hollandais, en avait coulé un et s'était emparé de l'autre. Le temps imparti à sa mission étant presque achevé, il serait fort obligé à Son Excellence de bien vouloir envoyer à son bord des marchands susceptibles de négocier le navire et son

chargement, dont il joignait la facture hollandaise. Don Juan de la Zerda, le gouverneur du moment, accueillit le lieutenant avec beaucoup de grâce, après que la barque eut été renvoyée vers le navire. Il accepta de recevoir les prisonniers et de faire tout ce qu'on lui demandait. Ayant ordonné que fussent préparées des provisions et des salades de légumes verts pour le capitaine, il envoya chercher quelques marchands tout prêts à se rendre à bord. Ceux-ci négocièrent le prix du navire et des biens à cinquante-deux mille pièces de huit. Le lendemain, on débarquait les prisonniers, en même temps qu'une riche pièce de brocart mise de côté pour le gouverneur. On rapporta à bord quantité de provisions fraîches, l'argent produit par la vente du navire et des marchandises. À l'aube du jour suivant, le *Victoire* mettait à la voile. On s'étonnera peut-être d'une telle célérité, mais le lecteur doit se rappeler que ces biens furent négociés sur la foi d'une facture hollandaise dont nos «marchands» avaient garanti l'authenticité. Je dois d'ailleurs remarquer en passant que l'amiral Wager avait d'abord envoyé le *Kingston* à la chasse du *Victoire*. Puis, ayant reçu l'information inexacte selon laquelle le français avait été rejoint par un autre bateau de soixante-dix canons avec lequel il écumait les caps, il avait ordonné au *Severn* de remonter sous le vent pour assister le *Kingston*. Cette idée faillit causer la perte des deux vaisseaux de guerre. L'un était commandé par le capitaine Trevor, l'autre par le capitaine Pudnor; ils se rencontrèrent en pleine nuit et manquèrent s'attaquer. Les hommes du *Kingston*, par la faute de leur officier de quart, ne disposaient pas d'un bon guetteur : ils ne virent le *Severn* que lorsqu'il fut sur

eux, au vent fort heureusement, et toutes voiles dehors, le pont bien dégagé pour la manœuvre. La confusion qui s'ensuivit à bord du *Kingston* fut telle que lorsque le *Severn* les héla, on ne lui répondit point : personne n'avait entendu son appel ! Le *Severn* passait à présent sous la poupe du *Kingston* et son capitaine ordonna de hélér pour la troisième et dernière fois : en cas d'absence de réponse, on lâcherait une bordée. Le bruit, à bord du *Kingston*, avait un peu décréu ; par chance, le capitaine Trevor, qui se tenait sur la dunette, un porte-voix à la main pour hélér l'autre navire, entendit l'appel. Il se nomma et prévint la tragédie.

Ils croisèrent ensemble quelque temps. Mais, n'ayant rien rencontré qui répondit au signalement donné, ils regagnèrent la Jamaïque ; et je reviendrai, moi aussi, à mon sujet, en priant le lecteur de me pardonner une digression qui m'a paru nécessaire.

Don Juan de la Zerda avait fait savoir par lettre au capitaine que le *Saint-Joseph*, un galion de soixante-dix canons, se trouvait pour lors à Porto-Bello. Il lui mandait qu'il serait enchanté si « Fourbin » pouvait tenir compagnie à ce navire jusqu'à ce qu'il eût gagné la haute mer. Le *Saint-Joseph* devait mettre à la voile dans huit ou dix jours pour La Havane ; s'il acceptait, il pourrait envoyer une vedette pour l'avertir. Le chargement du galion atteignait une valeur de huit cent mille pièces de huit en argent et en lingots d'or. Misson fit répondre qu'il pensait pouvoir être pardonné s'il retardait un peu son retour. Il pourrait, ajouta-t-il, croiser au large de l'île des Perles et du

cap Gratias a Dios en donnant au galion le signal suivant : il étendrait un fanion blanc sur les haubans du mât de misaine, larguerait la voile de misaine, ferait tirer un coup de canon sous le vent et deux au vent ; à ce signal, le galion devait répondre en affalant puis en levant trois fois sa voile de misaine et en tirant autant de coups de canon au vent. Enchanté d'une telle complaisance, Don Juan envoya un bateau rapide avertir le *Saint-Joseph*, mais celui-ci avait pris la mer deux jours plus tôt, contrairement à l'attente du gouverneur. Le capitaine Misson en fut informé par l'estafette qui le trouva au sortir du port. On décida alors de suivre le *Saint-Joseph* et l'on se mit en route vers La Havane. Mais pour quelque raison inconnue, on ne put le rattraper.

J'ai oublié de préciser que Misson avait trouvé quatorze huguenots français à bord du bateau hollandais et qu'il les avait retenus. Une fois en mer, il les fit appeler et leur proposa de s'engager à ses côtés, mais de leur plein gré, car il ne voulait avoir à bord personne qui fût contraint d'y rester. Si tous refusaient, ou même un seul, il leur donnerait le premier navire qui leur conviendrait ou les débarquerait sur un rivage inhabité. En conséquence, ils étaient priés de mûrir leur réponse et de la rendre dans les deux jours.

Pour les encourager, il les convoqua tous et déclara que si l'un d'eux revenait sur sa décision, il lui compterait sa part exacte et le ferait déposer à terre, près de La Havane ou ailleurs, à leur convenance. De fait, aucun des prisonniers ne rejeta son offre : unanimement, les quatorze s'engagèrent à ses côtés. La perspective d'un

gros butin tiré du *Saint-Joseph* et cette offre de liberté y avaient sans doute grandement contribué.

À l'entrée du golfe, ils aperçurent et rejoignirent un gros bâtiment de commerce parti de la Jamaïque à destination de Londres. Le navire était armé de vingt canons, mais n'avait que trente-deux hommes à son bord ; il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait offert aucune résistance, alourdi qu'il était par une énorme cargaison de sucre. M. Misson lui confisqua ses munitions, environ quatre mille pièces de huit, quelques barriques de rhum, dix boucauts de sucre ; puis il le laissa partir sans autre dommage. Mais dans cette prise, le plus important à ses yeux, c'étaient ses nouvelles recrues, car il s'y trouvait douze corsaires français, dont un charpentier et son apprenti, hommes très nécessaires. Ils venaient de Bordeaux, arrivés sur le *Pontchartrain*, capturé par le *Mermaid* au large de Petit-Goâve après une résistance acharnée au cours de laquelle il avait perdu quarante hommes. Mais selon leurs dires, le *Mermaid*, qui ne les surpassait que de quarante canons en tout et pour tout, n'aurait jamais dû s'emparer d'eux, qui disposaient de trente hommes d'équipage de plus. Sans le *Guernesey*, ils capturaient leur assaillant. Ces huguenots s'inclinèrent volontiers devant les désirs de Misson.

Comme on leur avait pris jusqu'à leur chemise, ils voulurent engager des représailles, mais le capitaine les en empêcha, même s'il trouvait plus convenable qu'on habillât ces Français, ainsi qu'il le reconnut devant le patron de la prise, en tant qu'ils étaient sous sa protection, lui et ses hommes. Aussitôt le patron du *Mermaid* et son équipage montèrent leur coffre sur le pont ; ils en

remirent la moitié du contenu à leurs anciens prisonniers, estimant ainsi s'en tirer à bon compte.

Quoique le *Victoire* passât pour un vaisseau de guerre français, la générosité avec laquelle Misson avait laissé repartir les Anglais fit naître en eux des commencements de soupçons. Car pourquoi les aurait-il relâchés, sinon parce que ni le navire ni sa cargaison ne présentaient d'intérêt pour des gens de fortune?

Une fois perdu tout espoir de retrouver le *Saint-Joseph*, ils longèrent la côte septentrionale de Cuba. Le *Victoire* avait la quille mangée aux algues : ils se réfugièrent dans une crique, à la pointe nord-est, où ils le halèrent, sans pouvoir pour autant en découvrir la quille, qu'ils grattèrent et goudronnèrent du mieux qu'ils purent. Nombreux furent ceux qui regrettèrent d'avoir laissé partir la dernière prise qui eût facilité le carénage.

Le bâtiment une fois remis à neuf et chargé, ils s'interrogèrent : quel cap fallait-il prendre? Le conseil n'était pas unanime. Le capitaine et Carracioli penchaient pour la côte africaine, les autres pour celle de la Nouvelle-Angleterre, car la quille, mal nettoyée, rendait hasardeux un long voyage; pour peu qu'il y eût des vents contraires et du gros temps, ils risquaient d'être à court de vivres; en revanche, ils n'étaient pas loin de la colonie anglaise de la Caroline : que ce fût sur cette côte ou sur celles de Virginie, du Maryland, de Pennsylvanie, de la Nouvelle-York ou de Nouvelle-Angleterre, ils pourraient intercepter des navires qui, commerçant avec les îles, regorgeaient de provisions, et ainsi se fournir en pain, farine et autres denrées nécessaires. On fit l'inventaire : on avait quatre mois

de provisions. Le capitaine fit appeler tout le monde sur le pont et déclara qu'il préférait soumettre l'itinéraire au vote de l'assemblée, le conseil n'arrivant pas à se mettre d'accord. Pour sa part, il était d'avis de faire route vers la côte de Guinée, où l'on avait de bonnes chances de tomber sur des prises de valeur. Et quand même les hommes viendraient à être déçus de ce côté, ils se rattraperaient d'un autre, car ils pourraient intercepter les bâtiments de la Compagnie des Indes orientales : avait-il besoin de leur rappeler que ces navires drainaient les fonds européens provenant de l'exploitation de l'Amérique? Il continua en exposant le sentiment de ceux qui avaient encore une opinion contraire, dit leurs raisons, et pria l'assemblée de s'exprimer par un vote selon sa conception de l'intérêt général. Il ne se formaliserait pas de voir sa proposition rejetée, car il n'en faisait pas une affaire personnelle. La majorité des votants se rallia au capitaine.

Le *Victoire* se dirigea donc vers la côte de Guinée, voyage au cours duquel ne se produisit rien de remarquable. Une fois sur la Côte-de-l'Or*, il tomba sur le *Nieuwstadt*, d'Amsterdam, armé de dix-huit canons, capitaine Blaes. Le navire résistait et battit en retraite cinq sabliers durant. Nos gaillards conservèrent la prise où ils placèrent quarante des leurs, faisant passer à leur bord la totalité des prisonniers, au nombre de quarante-trois. Cinquante-six au départ d'Amsterdam, ils avaient perdu sept hommes dans le combat, en plus des six qui avaient succombé à la maladie ou à un accident : l'un était tombé à la mer, l'autre avait fini dans

* Actuel Ghana [NDE].

la gueule d'un requin en passant par-dessus bord alors que la mer était d'huile.

Le *Nieuwstadt* transportait un peu de poudre d'or pour une contre-valeur d'environ deux mille livres sterling et quelques esclaves, dix-sept exactement, car il commençait à s'adonner à la traite. Les esclaves constituèrent un renfort bienvenu, et le capitaine ordonna qu'ils fussent habillés de vêtements puisés dans les coffres hollandais. Pour l'édification de ses hommes, il ajouta que faire commerce de ses semblables ne pouvait être agréable à la justice divine ; qu'il n'était au pouvoir de personne de décider de la liberté d'autrui ; que ceux qui vendaient les hommes comme on vend des bêtes tout en professant une connaissance éclairée de la Divinité prouvaient que leur religion n'était que comédie, et qu'ils ne différaient des barbares que par le nom, leur conduite étant tout aussi inhumaine. Pour sa part, et il espérait parler au nom de tous ses braves compagnons, s'il s'était affranchi du joug odieux de l'esclavage afin d'affirmer sa propre liberté, ce n'était point pour asservir autrui. Malgré les différences de couleur, de coutumes ou de rites religieux qui distinguaient ces hommes des Européens, ils n'en étaient pas moins l'œuvre du même Être tout-puissant qu'Il avait doués de la même faculté de raison. Voilà pourquoi il entendait les voir traiter en hommes libres (il voulait proscrire à son bord jusqu'au mot d'esclavage). On les répartirait en petits groupes, de manière à pouvoir leur enseigner plus vite la langue : ainsi ils comprendraient mieux l'obligation qu'ils avaient envers leurs libérateurs, et deviendraient plus aptes et plus ardents à

défendre la liberté qu'ils devaient à leur justice et à leur humanité. Le discours de Misson fut accueilli par des applaudissements et des vivats : de toutes parts fusaient des « Vive le capitaine Misson ! ». On affecta les Nègres, un par un, aux cabines des Français, et ils témoignèrent par des gesticulations toute leur reconnaissance de se voir libérés de leurs chaînes. Entre-temps, le bateau se détériorait et marchait mal : il entra dans la lagune de Lagos, où on le hala afin de remplacer les planches qui avaient beaucoup souffert des vers à bois.

Après quoi on caréna la prise, et le *Victoire* mit le cap au sud, longeant la côte sans rien rencontrer. À bord, cependant, on observait le plus grand cérémonial et on respectait scrupuleusement les règles. Mais l'exemple des prisonniers hollandais incitait maintenant l'équipage à jurer et à s'enivrer. Le capitaine s'en aperçut et jugea préférable d'étouffer dans l'œuf ces coupables tendances. Il appela sur le pont Français et Hollandais, et, s'adressant à ces derniers par l'intermédiaire de leur capitaine, assez compétent pour qu'il pût le prier de traduire ses propos, leur tint ce discours : avant, pour son malheur, de les recueillir à son bord, il n'avait jamais eu les oreilles irritées par des blasphèmes touchant le nom du grand Créateur; depuis peu, voilà que ses hommes, hélas, se rendaient souvent coupables de ce péché qui, loin d'engendrer du profit ou du plaisir, risquait bien plutôt d'attirer sur eux les plus sévères châtiments; s'ils avaient une idée juste de ce grand Être, ils ne le mentionneraient jamais sans songer aussitôt à Sa pureté et à leur vilénie. Nos fréquentations, dit-il, ont vite fait de déteindre sur nous. Comme disait le proverbe espagnol,

il suffisait de mettre ensemble un ermite et un voleur, l'ermite deviendrait voleur et le voleur ermite. Il en avait la preuve sur son propre navire, et seul l'odieux exemple des Hollandais pouvait expliquer les jurons et les serments proférés par ses braves compagnons. Cependant, ce n'était pas là le seul vice qu'ils eussent apporté : s'ils avaient été des hommes dignes de ce nom avant leur arrivée, ils avaient à présent dégénéré en brutes, à force de vivre telles des bêtes, et oublié la seule faculté qui distingue l'homme de l'animal, la raison. L'honneur de son commandement l'obligeait à exprimer sa sincère inquiétude de voir ses hommes s'enfoncer dans ces vices odieux, puisqu'il éprouvait pour son équipage une affection toute paternelle, et s'il l'avait tue, il se le fût reproché, car c'eût été négliger l'intérêt général. Et, dans la mesure où la charge dont ils l'avaient honoré voulait qu'il gardât un œil attentif sur le bien commun, il se voyait forcé de leur dire qu'à son avis, les Hollandais les incitaient à mener une vie dissolue afin de profiter d'eux. Aussi, puisque son brave équipage, il en avait la certitude, se laisserait guider par la raison, il avertissait les Hollandais que le premier qu'il surprendrait le juron à la bouche ou du vin plein la tête serait traîné sur le pont, attaché aux agrès, fouetté et plongé dans le vinaigre pour servir d'exemple à ses compatriotes. Quant à ses amis, ses compagnons, ses enfants, ces âmes généreuses, nobles et héroïques qu'il avait l'honneur de commander, il les suppliait de se donner le temps de réfléchir : ils ne prendraient que peu de plaisir, mais encourraient de grands dangers à singer les vices de leurs ennemis. Ils devaient faire vœu de supprimer chez eux ce qui finirait

par les éloigner de la source de vie et en conséquence les priverait du refuge divin.

On ne saurait se représenter les effets qu'obtint ce discours sur les deux nations. Les Hollandais devinrent tempérants par crainte du châtement, et les Français parce qu'ils redoutaient les reproches de leur bon capitaine – car ils accolaient toujours cette épithète à son nom.

Sur la côte angolaise, le *Victoire* rencontra un deuxième bateau hollandais chargé de soieries et de laines, de tissus, de dentelle, de vin, de cognac, d'huile, d'épices et de quincaillerie. Son acolyte se lança à sa poursuite et commença le combat, aussitôt interrompu par l'apparition du *Victoire*. La prise venait à point. Elle donna de l'occupation aux tailleurs de la compagnie, car les vêtements de l'équipage commençaient à ressembler à des haillons. Après avoir pillé le navire de ce qui pouvait leur servir, ils le coulèrent.

Le capitaine avait à présent quatre-vingt-dix prisonniers à bord. Il leur proposa de les renvoyer sur le bateau qu'il avait conservé; l'offre fut acceptée et il fit transborder des munitions à bord du *Victoire*. Après leur avoir donné suffisamment de vivres pour atteindre les colonies anglaises de la côte, Misson les fit appeler, leur exposa son plan et leur demanda s'il s'en trouvait pour se joindre à lui. Onze Hollandais le rejoignirent, dont deux voiliers, un armurier et un charpentier, hommes fort utiles. Il laissa partir les autres; et ils ne furent pas peu surpris de l'honnêteté, de la tranquillité et de l'humanité qu'ils avaient rencontrées parmi ces pirates d'un nouveau genre.

Ceux-ci avaient pour l'heure parcouru la baie de Saldanha sur toute sa longueur, à environ quatre lieues marines de la baie de la Table. On y trouve une eau pure, une abondance de poissons et de nourriture fraîche qui leur fut fournie par les naturels en échange de marchandises du bord. De plus, l'endroit est abrité : ils décidèrent d'y procéder à des réparations. À l'entrée de la baie, ils aperçurent un fort navire qui mit instantanément à la voile en hissant les couleurs anglaises. Le *Victoire* se prépara à la manœuvre, hissa son pavillon français et une rude bataille s'engagea. L'anglais était un bateau neuf prévu pour quarante canons bien qu'il n'en eût que trente-deux. Il n'avait que quatre-vingt-dix hommes à son bord. Misson donna l'ordre de l'aborder et ne cessa de déverser de nouveaux assaillants sur l'ennemi, même après que la bataille acharnée eut obligé les Anglais à fuir les ponts en abandonnant aux Français la maîtrise de leur navire. Fidèles à leur promesse, ces derniers leur firent quartier et ne dépouillèrent personne.

Ils trouvèrent à bord quelques balles de drap fin et environ soixante mille livres en pièces anglaises d'une couronne et en pièces de huit espagnoles. Le capitaine anglais avait péri au cours du combat, de même que quatorze de ses hommes. Les Français déploraient douze tués, ce qui n'était pas une petite humiliation. Pourtant, cela ne les incita pas à maltraiter leurs prisonniers. Le capitaine Misson était navré de la mort du commandant. Il fit enterrer les combattants sur le rivage et ordonna que fût dressée pour leur chef une stèle sur laquelle un de ses hommes, tailleur de pierre de son

état, écrivit : *Icy gist un brave Anglais*. L'inhumation du commandant fut saluée par une décharge de cinquante armes portatives et de petits canons.

Les Anglais comprenaient dans quelles mains ils étaient tombés. En trois jours, trente d'entre eux, séduits par l'humanité de Misson, manifestèrent le souhait de se ranger sous ses ordres. Il accepta, non sans leur faire comprendre qu'en venant avec lui, ils ne devaient pas s'attendre à mener une vie dissolue et immorale. En moins d'un mois, et à l'exception des officiers, tous les prisonniers anglais s'étaient ralliés à lui. Misson sépara alors sa compagnie en deux et nomma Carracioli capitaine de la prise. Il mit sous ses ordres des officiers choisis par un vote public. Quant aux dix-sept Nègres, ils commençaient à baragouiner le français et à se montrer utiles.

Misson possédait désormais deux bâtiments et des équipages composés de gaillards résolus. Ayant doublé le cap, il se dirigea vers la pointe sud de Madagascar. L'un des Anglais l'avait averti que les navires européens à destination de Surat touchaient fréquemment à l'île de Juanna. Misson décida de croiser de conserve avec Carracioli au large de celle-ci. Ils longèrent donc la côte ouest de Madagascar, puis passèrent au large de la baie de Diego. À mi-chemin environ de Juanna, ils rencontrèrent un bâtiment anglais de la Compagnie des Indes occidentales qui émit des signaux de détresse dès qu'il aperçut Misson et son acolyte. Une brusque voie d'eau était en train de le faire couler ; il restait peu de temps avant que le navire ne fût englouti. Misson en recueillit tous les hommes à son bord, et une partie

de leur cargaison. Les Anglais qu'il avait miraculeusement sauvés du naufrage désiraient être débarqués à Juanna, où ils espéraient trouver du secours sous peu, grâce à quelque vaisseau hollandais ou britannique.

Misson et Carracioli arrivèrent à Juanna. La reine par intérim et son frère les reçurent fort gracieusement, compte tenu d'abord du fait qu'ils transportaient des Anglais. D'autre part, les forces dont ils disposaient intéressaient le frère de la reine. Celui-ci, chargé de l'administration, espérait qu'on l'aiderait à résister au roi de Mohila qui le menaçait d'une expédition.

Située au nord-ouest de Juanna, l'île de Mohila en est voisine. Carracioli représenta à son compère qu'en s'efforçant de l'accroître, il pourrait tirer profit de l'antagonisme qui existait entre ces petites monarchies, voire parvenir à les gouverner toutes les deux. Il devait selon lui aider Juanna. On le considérerait alors ici comme un protecteur, on lui ferait la cour, tandis que Mohila serait prête à tout pour s'attirer ses bonnes grâces. De la sorte, on maintiendrait un équilibre entre les deux îles. Misson décida de suivre cet avis. Il offrit à la reine son amitié et son assistance; et celle-ci s'empressa de les accepter.

Je dois informer le lecteur que nombreux sont les naturels de cette île qui parlent anglais; les Anglais qui faisaient partie de l'équipage de Misson lui servirent d'interprètes et déclarèrent à la reine que leur capitaine, bien qu'il ne fût pas anglais, était leur ami et leur allié, et l'ami et l'allié des habitants de Juanna. Ces derniers n'estimaient rien tant que les Britanniques.

La reine leur fournit tous les biens nécessaires à leur subsistance et alla même jusqu'à offrir sa sœur

en mariage à Misson. Quant à Carracioli, il épousait sa belle-sœur, qui n'avait pour toute panoplie que deux mousquets rouillés et trois pistolets. Carracioli se chargea de l'équiper en y adjoignant trente fusils, autant de paires de pistolets, deux barils de poudre et quatre de boulets.

Plusieurs membres de l'équipage prirent femme. Quelques-uns, qui voulaient s'établir sur l'île, réclamèrent leur part du butin; elle leur fut équitablement remise. Le nombre de ces hommes, cependant, n'excédait pas la dizaine, et la perte en fut largement compensée par l'enrôlement des trente matelots sauvés du naufrage.

Tandis que tous jouissaient ainsi des ressources de l'île, chassaient, festoyaient, visitaient les curiosités, le roi de Mohila débarqua. Misson conseilla à son parent, le frère de la reine, de ne pas faire obstacle à l'avance de son ennemi : il se chargerait, lui, d'empêcher sa retraite. Mais, répondit le prince, tolérer la progression de l'ennemi revenait à lui abandonner les avenues de cocotiers : perte irréparable pour lui comme pour ses sujets. Misson s'adressa alors aux Anglais qui ne dépendaient pas de lui et leur demanda s'ils acceptaient de le rejoindre pour repousser l'adversaire de leur hôte commun. Ils y consentirent. Misson leur distribua des armes, les mêla à ses troupes et à un nombre à peu près égal de naturels, lesquels étaient commandés par Carracioli et le frère de la reine. Ayant armé tous ses bateaux, il se dirigea lui-même vers l'est de l'île, là où l'agresseur avait débarqué. Le détachement terrestre se heurta aux Mohiliens, les défit sans difficulté; ceux-ci

virent leur retraite précipitée coupée par les navires de Misson. Les Juanniens, qu'ils avaient souvent vaincus, étaient si enragés qu'ils ne firent aucun quartier. Si Misson et Carracioli ne s'étaient pas interposés, aucun des trois cents assaillants n'aurait survécu. Ils firent cent treize prisonniers qu'ils transportèrent à bord de leurs navires, puis ils les renvoyèrent sains et saufs à Mohila, avec message au roi de bien vouloir faire la paix avec son ami et allié le roi de Juanna. Mais ce prince, à qui il importait peu de conserver ses sujets, fit répondre qu'il ne recevait d'ordres de personne et qu'il n'avait nul besoin, pour savoir quand il convenait de faire la paix ou la guerre, de conseils qu'il n'avait d'ailleurs pas demandés. Irrité par la grossièreté de la réponse, Misson résolut de porter la guerre dans ce pays et mit à la voile vers Mohila avec cent Juanniens. Arrivés en vue de l'île, ils purent se rendre compte que le rivage grouillait d'hommes rassemblés pour empêcher leur débarquement. Misson eut tôt fait de disperser cette populace à coups de canons. Sous ce couvert, il débarqua les Juanniens, ainsi qu'un nombre égal de Français et d'Anglais. Sept cents Mohiliens environ leur faisaient front, qui prétendaient leur barrer le passage, mais dont les flèches et les fléchettes étaient de peu de poids face à des fusils. La première fusillade fit un carnage dans leurs rangs, les vingt grenades qui suivirent provoquèrent une fuite éperdue. Le détachement d'Européens et de Juanniens marcha sur leur capitale sans rencontrer de résistance et la réduisit en cendres, tandis que les ennemis ancestraux des Mohiliens coupaient le plus grand nombre de cocotiers possible dans

le temps qui leur était imparti; le soir même ils regagnaient leurs bateaux et reprenaient la mer.

La reine fêta somptueusement le retour des combattants et exalta la bravoure et la loyauté de ses hôtes, qui étaient aussi ses amis et ses parents. Les réjouissances durèrent quatre jours. Après quoi le frère de la reine proposa à Misson que fût organisée une nouvelle expédition à laquelle, promit-il, il se joindrait personnellement : il ne doutait pas de parvenir à réduire définitivement les Mohiliens. Mais tel n'était pas le plan de Misson. Celui-ci songeait à s'établir une retraite sur la côte nord-ouest de Madagascar. À ses yeux, la poursuite de la querelle entre les deux roitelets ne présentait que des avantages, et il n'était nullement dans son intérêt de permettre à l'un de triompher sur l'autre. Tant que l'équilibre était conservé, tant que leurs forces restaient à peu près équivalentes, ils se montreraient tous les deux enclins à le courtiser. Sa réponse au prince fut donc qu'il devait bien peser les conséquences d'une nouvelle action, ses espoirs pouvant être déçus : la conquête pouvait se révéler moins facile que prévu. Le roi de Mohila serait désormais sur ses gardes. Non seulement il se retrancherait, mais il tendrait de nombreuses embuscades aux assaillants, les harcèlerait et provoquerait chez eux de lourdes pertes. Au cas où ces derniers viendraient à battre en retraite, le courage des Mohiliens ne ferait qu'augmenter, ils deviendraient les ennemis irréconciliables des Juanniens, ce qui priverait le prince de la possibilité qu'il avait de s'entendre avec eux, à présent qu'il les avait vaincus deux fois. Quant à lui, Misson, il ne serait pas toujours là pour les défendre. À peine aurait-il quitté Juanna que l'on

pouvait s'attendre à voir le roi de Mohila s'efforcer de se venger par le sang des ultimes préjudices subis. La reine abonda tout à fait dans le sens de Misson.

Alors même qu'ils débattaient de cette question, quatre ambassadeurs mohiliens se présentèrent avec un message de paix. Après avoir écouté les exigences des Juanniens, l'un d'eux s'exprima en ces termes :

« Ô Juanniens, ne déduisez pas de vos récents succès que la fortune vous sera toujours favorable. Elle ne vous donnera pas éternellement la protection des Européens, et sans eux il se pourrait bien que vous soyez amenés à implorer la paix qu'aujourd'hui vous dédaignez. Souvenez-vous : le soleil se lève, atteint son zénith, mais il n'y reste pas, il décline aussitôt. Que cela vous incite à méditer sur les flux et reflux constants de toutes choses sublunaires : plus grande est votre gloire, plus proche est votre décadence. Tout ce qui s'offre à notre regard enseigne qu'il n'existe rien de stable en ce monde, mais que la nature, au contraire, est sans cesse en mouvement. La mer en déferlant sur le sable observe des limites infranchissables; dès qu'elle les a atteintes, elle repart sans tarder vers le gouffre. Chaque brin d'herbe, chaque taillis et chaque arbre, nos corps eux-mêmes nous apprennent cette leçon que rien ne dure et qu'on ne peut miser sur la stabilité des choses. Le temps passe insensiblement; un soleil en suit un autre, qui apporte avec lui des changements. La sphère lumineuse vous voit aujourd'hui soutenus par ces Européens, réjouis par la victoire; et nous qui avons l'habitude de vous vaincre, nous voici en train de demander la paix. Le soleil, demain, vous trouvera peut-être privés de vos secours

actuels, et alors les Juanniens viendront chez nous en ambassade, porteurs de messages de concorde. Puisque donc nous ignorons de quoi demain sera fait, il serait peu sage, en se fondant sur d'obscurs espoirs, de renoncer à un avantage certain. Tel est bien, aux yeux du sage, le nom que mérite la paix. »

Sur ces mots, les ambassadeurs se retirèrent et, sur ordre de la reine, furent dignement traités. Après délibération du conseil, elle les fit rappeler et les informa que, sur les recommandations de ses bons amis, les Européens, et de ses ministres, elle acceptait la paix dont elle attendait qu'elle bannît jusqu'au dernier souvenir des torts subis dans le passé. Ils devaient reconnaître que c'étaient eux qui avaient ouvert les hostilités. Elle n'était pas l'agresseur, n'ayant jamais fait que défendre son royaume. Eux, au contraire, avaient souvent envahi son île, bien que jusqu'à ces derniers jours elle n'eût jamais dévasté leurs rivages. Si donc ils désiraient vraiment vivre en bonne intelligence avec elle, ils devaient se résoudre à envoyer deux des enfants du roi et dix des plus hauts nobles en otages. Ils pouvaient à présent s'en retourner quand ils voudraient, car telles étaient ses seules conditions, sur lesquelles elle ne reviendrait pas.

Ayant enregistré le message, les ambassadeurs s'éloignèrent. Environ dix jours plus tard, comme les deux navires juanniens apparaissaient à l'horizon, ils leur firent savoir que le roi acceptait les conditions proposées, qu'il enverrait les otages, et qu'il désirait voir cesser les hostilités ; il invitait également les commandants à débarquer. Les naturels de Juanna qui se

trouvaient à bord déconseillèrent à nos deux héros d'accepter l'invitation, mais ceux-ci, comme d'habitude, n'avaient pas peur. Ils y déférèrent, non sans se faire escorter par leur équipage. Le roi les reçut avec force démonstrations d'amitié et ils dînèrent chez lui, sous un tamarinier. Mais quand vint pour eux le moment de le quitter et de regagner leur barque, ils se trouvèrent tout à coup encerclés par une centaine au moins de Mohiliens déchaînés, dont la première volée de flèches blessa les deux capitaines et tua quatre des huit hommes qui les accompagnaient. Ils ripostèrent au pistolet, avec quelque succès, puis ils dégainèrent leurs sabres. Mais toute la bravoure dont ils étaient capables ne leur eût pas été d'un grand secours si l'écho des coups de feu n'avait éveillé leurs amis, les persuadant de voler à leur secours. S'étant emparés de fusils, ces derniers les rejoignirent, tirèrent un feu nourri dans le dos des assaillants et en étendirent douze sur le sable. Sur les bateaux, on s'effraya également de la fusillade et on envoya aussitôt en renfort les yoles et les barques chargées d'hommes. Certes les rafales des équipages refroidirent un peu le courage des naturels, mais ils ne renoncèrent pas pour autant au combat. L'un d'eux, armé d'un grand couteau, se jeta désespérément sur Carracioli et lui fit une profonde blessure au flanc. Il paya son audace de sa vie, car un des matelots lui fracassa le crâne. Entre-temps, les yoles et les barques avaient accosté. Guidés par le bruit, leurs équipages vinrent renforcer leurs compagnons et mirent les traîtres en fuite. On ramassa les morts et les blessés. La forfaiture avait coûté sept

hommes aux Européens. Huit autres étaient blessés, dont deux mortellement.

L'équipage était bien décidé à venger dès le lendemain le sang des officiers et des camarades. Il s'apprêtait à débarquer quand deux canots vinrent à sa rencontre, qui transportaient deux hommes ligotés. Il s'agissait des prétendus auteurs de la trahison; celle-ci avait été commise à l'insu du roi, qui les envoyait donc recevoir le châtement de leur félonie. Priés de servir d'interprètes, les Juanniens qui se trouvaient à bord affirmèrent que le roi se servait de ces malheureux comme boucs émissaires envoyés au sacrifice; il ne fallait pas le croire, car il avait sans aucun doute ordonné lui-même l'assassinat des Européens. Selon eux, le mieux était de tuer tous les Mohiliens embarqués sur ces canots en même temps que les deux otages, de retourner à Juanna, de lever d'autres soldats et de ne plus accorder aucun répit aux félons. Mais Misson désapprouvait ces mesures violentes. Opposé à tout ce qui lui paraissait ressembler à de la cruauté, il refusait que l'on cédât à une revanche sanglante, à moins qu'elle ne fût imposée par la nécessité. Pour lui, de tels actes trahissaient une âme sournoise et craintive. Il réexpédia donc les canots avec ce message au roi : s'il envoyait avant le soir les otages prévus, lui, Misson, accepterait ses excuses; dans le cas contraire, il le jugerait responsable de cette vile tentative d'assassinat.

Les canots s'en furent, mais revinrent sans réponse. Misson demanda donc aux Juanniens d'informer les deux prisonniers qu'on les débarquerait le lendemain. Ils iraient dire à leur roi que Misson

n'était pas le bourreau chargé d'exécuter ceux qu'il avait condamnés; ce personnage, ajouta-t-il, ne tarderait pas à s'apercevoir qu'il savait se venger des félons. On délia les prisonniers qui se jetèrent à ses pieds en le suppliant de ne pas les renvoyer à terre, car ils seraient alors inévitablement exécutés : leur crime avait consisté à déconseiller l'acte barbare dont on leur reprochait à présent d'avoir pris l'initiative.

Le lendemain, deux navires débarquèrent deux cents hommes sous le couvert des canons, mais on s'aperçut bientôt que cette dernière précaution était inutile : il n'y avait pas âme qui vive sur l'île. Après avoir parcouru deux lieues, ils finirent par repérer, derrière des taillis, un petit groupe de combattants. Le lieutenant de Carracioli, qui commandait l'aile droite de l'expédition, voulut les poursuivre avec cinquante hommes, mais lorsque plusieurs d'entre eux eurent disparu dans des fosses dissimulées sous les branchages, il comprit que la retraite des Mohiliens était une feinte destinée à le piéger. Estimant qu'il serait dangereux de s'avancer davantage en l'absence d'ennemis à découvert, ils se retirèrent par où ils étaient venus, remontèrent dans les barques et regagnèrent leur bord en se promettant de revenir avec des renforts pour prendre pied sur l'île, en plusieurs points simultanément. Ils interrogèrent les deux prisonniers sur la configuration du pays et la nature du sol au nord; ceux-ci répondirent que ce n'étaient que marécages fort dangereux, position de repli favorite des Mohiliens.

Les bateaux regagnèrent Juanna où, pour les guérir, on prodigua aux deux capitaines et à leurs hommes

des soins qu'accompagnèrent des trésors de tendresse. Les blessés restèrent couchés pendant six semaines avant de pouvoir à nouveau marcher sur le pont, ni l'un ni l'autre n'ayant voulu quitter son navire. Leurs femmes indigènes faisaient montre d'une sollicitude qu'ils n'eussent jamais soupçonnée. C'était même plus que de la sollicitude : l'épouse d'une des victimes resta quelque temps, aussi immobile qu'une statue, à fixer le cadavre de son mari. Puis, le saisissant à bras-le-corps, mais sans verser la moindre larme, elle exprima le désir de le porter sur le rivage afin de le laver et de l'enterrer. En même temps, par le truchement d'un interprète et au moyen de quelques bribes de langue européenne qu'elle possédait, elle invita les amis du défunt à venir le lendemain prendre congé de lui.

Un certain nombre de ses compagnons se rendirent donc à terre en transportant la part du défunt avec l'intention, sur ordre du capitaine, de la remettre à sa veuve. En voyant l'argent, elle sourit et demanda si cela lui était destiné. Comme on lui répondait par l'affirmative, elle dit :

« Et à quoi me servira-t-elle, toute cette ordure qui brille ? Si elle pouvait m'obtenir le rachat de la vie de mon mari et son retour d'outre-tombe, je l'accepterais volontiers, mais puisqu'elle ne saurait le persuader de revenir ici-bas, je n'en ai pas l'usage. Faites-en ce que vous voudrez. »

Sur ces paroles, elle les pria de l'accompagner et de rendre avec elle les derniers honneurs au corps du défunt. Elle voulait voir la cérémonie s'accomplir selon les rites indigènes, de peur que le disparu ne fût fâché.

Mais elle ne pouvait y assister avec eux, car elle devait se rendre en hâte à son remariage. Ces derniers propos différaient à ce point des précédents qu'ils stupéfièrent les Européens. Ils la suivirent malgré tout dans une allée de plantains à l'ombre desquels ils trouvèrent, assis en foule autour du cadavre couvert de fleurs et reposant à même le sol, des naturels des deux sexes. La veuve les serra tous contre elle; elle fit de même avec les Européens tour à tour, avant de déplorer amèrement la félonie des Mohiliens qui avaient voilé les yeux de son mari, le rendant inconscient de ses caresses. Il était son premier amour, l'homme auquel elle avait donné son cœur et sa virginité. Elle dressa à sa mémoire un catalogue de louanges, l'appelant joie des enfants, amour des vierges, délice des vieillards, émerveillement des jeunes gens; il était fort et beau comme le cèdre, poursuivit-elle, brave comme le taureau, tendre comme l'agneau et aussi aimant que la tortue terrestre. Une fois cette oraison terminée, assez semblable à celle que, du haut des Rostres, les Romains avaient coutume de faire prononcer au plus proche parent du défunt, elle s'étendit près de lui, l'étreignit et, s'étant redressée, se perça tout soudain le sein gauche de la pointe d'une baïonnette; elle retomba morte sur le cadavre de son mari.

À la voir, on ne donnait pas à la jeune veuve plus de dix-sept ans. Sa tendresse et sa détermination éblouirent les Européens qui se mirent à l'admirer autant qu'ils lui en avaient voulu, en leur for intérieur, d'oser dire un instant plus tôt qu'elle devait se rendre en hâte à ses nouvelles noces; de cette formule, ils comprenaient à présent le sens.

Après l'inhumation du mari et de sa femme, l'équipage regagna le bord et rendit compte de la cérémonie (Misson et sa femme se trouvaient sur le *Bijou*, nom qu'il avait donné à sa prise à cause de l'origine du bâtiment et de son ornementation). Les épouses des capitaines ne semblaient nullement étonnées de l'attitude de la jeune fille. La femme de Carracioli se contenta de dire qu'elle était très certainement de haut lignage, car seules les filles de la noblesse avaient le privilège de suivre ainsi leur mari. En manquant d'observer cette règle, elle eût été jetée à la mer pour y être mangée par les poissons, tout en sachant que son âme ne pourrait trouver le repos tant que survivrait un seul des poissons à qui elle aurait servi de festin. Misson demanda aux femmes si elles en eussent fait autant s'ils étaient morts.

« Nous n'eussions certainement pas, répondit sa femme, déshonoré nos familles. La tendresse que nous portons à nos maris n'est pas inférieure à celle de la jeune personne que vous semblez admirer. »

Quand ses hommes furent guéris, Misson leur proposa une expédition sur la côte de Zanzibar, qu'ils acceptèrent avec joie. Les deux capitaines vinrent prendre congé de la reine et de son frère. Ils en eussent fait autant de leurs femmes, mais il semblait impossible de leur faire accepter cette nouvelle séparation. C'est en vain qu'ils leur représentèrent la brièveté du voyage auquel ils se préparaient. Elles savaient, rétorquèrent-elles, qu'ils avaient l'intention d'aller plus loin que Mohila; et elles avaient été si malheureuses pendant l'expédition précédente qu'elles ne pourraient jamais en supporter de plus longue. Ils devaient

donc choisir : ou bien leur permettre de les accompagner, afin qu'elles pussent leur tenir compagnie, ou s'attendre à ne plus les revoir à leur retour, si toutefois ils avaient l'intention de revenir.

Bref, ils durent céder. Ils firent pourtant remarquer que si les épouses de leurs hommes insistaient avec la même énergie pour les imiter, alors la tendresse qu'elles manifestaient, en le rendant vulnérable, ne pourrait que causer la perte de l'équipage. Elles assurèrent que la reine parerait à cette éventualité en décrétant qu'aucune femme ne devrait monter à bord, et en donnant l'ordre à celles qui s'y trouvaient de regagner le rivage. De fait, la reine agit ainsi, et on mit la voile vers le fleuve Mozambique. Au bout du dixième jour de mer, à environ quinze lieues à l'est du fleuve, les hommes du *Victoire* tombèrent sur un fort navire portugais de soixante canons qui soutint leur feu de l'aube jusqu'à deux heures de l'après-midi, heure à laquelle, après la mort du capitaine et d'un grand nombre de matelots, il se rendit. Il s'agissait d'une prise très riche transportant pour deux cent cinquante mille livres sterling de poudre d'or. Pendant toute la durée de la bataille, les deux femmes ne quittèrent pas une seule fois le pont et ne parurent montrer aucun signe de peur, sinon pour leurs maris. Le combat coûta la vie à trente des leurs ; Carracioli y perdit la jambe droite. Les victimes étaient en majorité anglaises : vingt sur les trente. Quant aux Portugais, ils déploraient deux fois plus de pertes. La blessure de Carracioli les persuada de rentrer en hâte à Juanna pour qu'on y prît le plus grand soin des blessés : de fait, sur les vingt-sept, pas un seul ne mourut.

Carracioli garda le lit pendant deux mois. Quand Misson le jugea tiré d'affaire, il prit avec lui les marins qui n'étaient pas indispensables à la défense du *Bijou* et s'en fut, nanti de dix canons supplémentaires ravis aux Portugais; il n'en avait eu jusqu'alors que trente, bien que disposant de quarante sabords. Il mit le cap sur Madagascar et toucha au nord de l'île. Après l'avoir contournée, il trouva, au nord de Diego-Suares, une crique qu'il remonta sur dix lieues pour s'apercevoir qu'elle offrait à bâbord un vaste havre très sûr où l'on pouvait faire provision d'eau fraîche. Il y jeta l'ancre, se rendit à terre pour examiner la nature du terrain qu'il jugea riche; l'air était pur, le relief égal. Il déclara à ses hommes que c'était là un asile idéal. Il était décidé, disait-il, à y élever un petit village fortifié et à créer des quais pour les bateaux. Ainsi ils auraient un endroit bien à eux et un refuge quand l'âge ou les blessures les auraient rendus incapables de boulinguer davantage, où ils pourraient jouir des fruits de leurs travaux et s'éteindre en paix. Il entendait ne rien faire, cependant, sans l'approbation de toute la compagnie. Et en admettant que son plan recueillît leur approbation, comme il l'espérait, car c'était de toute évidence l'intérêt général, il jugeait préférable de ne rien entreprendre de peur de voir les naturels détruire en leur absence ce qu'ils auraient construit; ils pouvaient tout de même, s'ils étaient de son avis, commencer à abattre les arbres et à les tailler de manière à pouvoir édifier un fortin de bois quand ils reviendraient avec leurs compagnons. Tous applaudirent à la proposition du capitaine : en

dix jours, ils avaient abattu et grossièrement équarri cent cinquante gros arbres sans être dérangés par aucun naturel. Ils avaient coupé les arbres du bord de l'eau afin de n'avoir pas à les haler, ce qui leur aurait pris beaucoup plus de temps. Puis ils s'en retournèrent sur Juanna pour apprendre à leurs compagnons leur découverte et la décision du capitaine, à laquelle tous se rallièrent. Le capitaine Misson s'adressa alors à la reine. De même qu'il lui avait été utile dans la guerre contre l'île de Mohila et qu'il pourrait encore la servir, dit-il, il ne doutait pas qu'elle l'aiderait à s'établir sur la côte de Madagascar et qu'elle mettrait à sa disposition trois cents hommes pour l'aider dans ses constructions. La reine répondit qu'elle ne pouvait rien décider sans l'accord de son conseil, qu'elle allait réunir sa noblesse et qu'elle était sûre qu'on déférerait à tous ses désirs, pourvu qu'ils fussent raisonnables, car les Juanniens n'avaient pas oublié tout ce qu'ils lui devaient. On réunit donc le conseil pour lui exposer la requête de Misson. L'un des anciens prit la parole pour dire qu'il ne voyait de profit ni à accepter ni non plus d'ailleurs à refuser. En acceptant de l'aider, ils risquaient de le rendre redoutable contre eux, du fait de sa grande proximité : ceux qui les avaient récemment protégés ne trouveraient-ils pas un jour utile de les asservir ? D'un autre côté, refuser les exposait à de terribles représailles. Ils devaient donc de deux maux choisir le moindre, car pour lui, Juanna ne tirerait aucun bien d'un si proche établissement. Un autre rétorqua que beaucoup d'Européens avaient épousé des femmes de Juanna, qu'il était peu vraisemblable

qu'ils se fissent des ennemis des habitants de cette île dès leur premier établissement, car l'amitié des naturels pouvait leur servir; d'ailleurs, ils n'avaient rien à redouter d'enfants issus pour moitié de leur sang. Entre-temps, s'ils acceptaient, ils pouvaient être sûrs de cet allié et de ce protecteur contre le roi de Mohila; il était donc partisan de dire oui à Misson.

Après un long débat au cours duquel furent mûrement pesés avantages et inconvénients, on convint de lui donner le nombre d'hommes qu'il demandait à condition qu'il les renvoyât quatre lunes plus tard, s'alliât à eux et fit la guerre contre Mohila. Misson approuva, puis attendit le rétablissement complet de Carracioli. Après quoi, il embarqua ses Juanniens à bord du vaisseau portugais avec cinquante-cinq hommes pour le manœuvrer, quarante Français et Anglais et quinze Portugais. Ils ne tardèrent pas à rejoindre leur havre, auquel Misson donna le nom de Libertalia, en baptisant *Liberi* ceux qui y vivraient, dans l'espoir d'effacer les frontières entre nations, Français, Anglais, Hollandais, Africains, quelque marquées qu'elles fussent.

Ils commencèrent par édifier, de chaque côté du port, un fort octogonal. Quand ce fut chose faite et qu'ils eurent équipé chacun d'eux de quarante canons prélevés sur les navires portugais, ils arrangèrent une batterie angulaire de dix bouches et entreprirent, sous la protection de fortins et de bateaux, la construction de maisons et de magasins. On dégréa le portugais, puis l'on rangea soigneusement toutes ses voiles et ses cordages. Le village était en train de s'édifier quand un détachement, parti pour chasser et battant

la campagne dans un rayon de quatre ou cinq lieues autour de leur colonie, décida de s'aventurer plus avant dans le pays. Les chasseurs se bâtirent quelques huttes à environ quatre lieues de leurs compagnons et de là parcoururent encore cinq lieues vers le sud-est; c'est alors qu'ils tombèrent sur un Noir armé d'un arc, de flèches et d'une lance. À force de signes amicaux, ils rassurèrent le brave indigène et le persuadèrent de venir avec eux. Ils le ramenèrent à leurs compagnons, qui le traitèrent pendant trois jours avec beaucoup d'humanité avant de le reconduire là où ils l'avaient trouvé et de lui offrir en cadeau un morceau de feutre écarlate et une hache. Le présent parut l'enchanter et il les quitta avec toutes les apparences de la gratitude.

Selon les chasseurs, il ne devait pas être très loin de chez lui. Ayant remarqué qu'il regardait le soleil, puis se dirigeait plein sud, ils prirent la même direction pour découvrir finalement, du haut d'une colline, un joli village assez important, vers lequel ils descendirent. Les hommes sortirent à leur rencontre, armés d'arcs, de flèches et de lances, mais comme deux Blancs seulement continuaient d'avancer, avec des cadeaux dans les bras – des haches et des morceaux de feutre –, ils déléguèrent quatre de leurs hommes pour aller au-devant d'eux. Par malheur, ils ne pouvaient se comprendre, mais en indiquant le soleil, en levant un doigt, en faisant avancer l'un d'eux, puis en le faisant revenir et montrer son sexe circoncis, puis enfin en pointant du doigt vers le ciel, ils finirent par laisser entendre à nos héros qu'il n'y avait qu'un Dieu, lequel avait envoyé un prophète.

De plus, de leur circoncision, ils déduisirent qu'ils avaient affaire à des musulmans. On alla porter les cadeaux au chef, qui parut les recevoir aimablement et invita par signes les Blancs à entrer dans le village, mais eux, qui se souvenaient de la félonie des Mohiliens, demandèrent par gestes qu'on leur apportât la nourriture là où ils étaient.



HISTOIRE DU CAPITAINE TEW ET DE SON ÉQUIPAGE

Au moment d'aborder les aventures de ce pirate, je dois présenter des excuses au lecteur pour avoir interrompu le récit de la vie de Misson et lui expliquer mes raisons. En lisant mes notes relatives à Tew, j'ai trouvé ce capitaine associé à Misson. J'étais obligé soit de me répéter, soit d'exposer la carrière de Tew dans le chapitre réservé à Misson, procédé contraire à la méthode que je m'étais imposée, qui était de consacrer un chapitre entier à tout pirate d'importance. Et assurément Tew, sous le rapport de la bravoure, ne le cède à personne et mérite d'être traité pour lui-même. Cependant, pour l'intelligence de la suite, il me faut remonter jusqu'à la rencontre des deux hommes.

Les Noirs, qui s'expliquaient la méfiance des Européens, leur apportèrent riz bouilli et volailles. Quand nos aventuriers eurent apaisé leur faim, le chef des indigènes leur fit comprendre par signes qu'ils étaient ceux-là mêmes dont un compatriote avait reçu en présent la hache et le feutre, objets qu'ils envoyèrent du reste chercher. Au même instant, le Nègre en question, qui revenait de la chasse, parut fou de joie de les retrouver. Toujours par signes, le chef donna congé aux Blancs, mais prit soin de les faire raccompagner jusqu'au navire par dix indigènes chargés de volailles et d'agneaux.

Ils s'étaient quittés avec toutes les démonstrations d'amitié, et les Européens espéraient fermement établir des liens de confiance avec ces naturels. Toutes leurs maisons étaient joliment taillées et assemblées, mais dépourvues de la moindre fondation, de sorte qu'une demi-douzaine d'hommes, en les soulevant, pouvaient les transporter à leur guise. Il arrivait de voir un village entier en mouvement, chose inimaginable en Europe. Les hommes descendus à terre pour chasser regagnaient leur bord avec des présents, et les Nègres qui les escortaient y furent non seulement cajolés, mais comblés de feutre, de bouilloires en fer-blanc et de rhum, sans compter un sabre pour leur chef. Le séjour des Blancs à terre, de trois journées complètes, avait été l'occasion de visiter et d'admirer les fortins et la ville qui allait s'agrandissant : toute la population y travaillait activement. On n'exécutait toujours pas les prisonniers.

Misson, qui ne redoutait aucun danger venant de l'intérieur des terres et se fiait à son fortin, en bois, certes, mais suffisant à abriter son embryon de colonie, prit avec lui cent soixante hommes et mit derechef le cap sur la côte de Zanzibar. Au large de Quilon, il donna la chasse à un gros bâtiment portugais, qui mit en panne pour l'attendre. Mais le *Victoire* avait eu les yeux plus gros que le ventre : le combat dura près de huit sabliers et fut très meurtrier. En danger, à la fin, d'être lui-même capturé, Misson, suivant en cela l'avis de ses officiers et de ses hommes, tenta de distancer ce portugais fort de cinquante canons et de trois cents hommes. Vaine tentative ! Il allait aussi vite que le *Victoire* et son commandant, homme brave et

décidé, s'apercevant des craintes de Misson, décida de l'aborder. Ce faisant, il perdit la majeure partie des hommes qu'il avait engagés dans l'entreprise. C'était pour l'équipage de Misson une aventure nouvelle : il n'y avait, pensait-il, aucun quartier à attendre, et la résistance fut acharnée, poussant ceux du *Victoire* à sauter sur le pont du portugais, avantage imprévu, dont Misson tenta immédiatement de tirer parti :

« Elle est à nous, cria-t-il, à l'abordage ! »

Et, bondissant à son tour sur le pont ennemi, il entraîna avec lui un si grand nombre de ses partisans qu'il ne restait presque plus assez de monde à bord du *Victoire* pour le manœuvrer. Face à cet homme qui hurlait : « Le triomphe ou la mort ! », les Portugais, épouvantés de voir qu'ils s'étaient non seulement fait repousser, mais qu'on les assaillait, se mirent à déserter les ponts sous les yeux de leurs officiers. Misson et le capitaine portugais, qui empêchait ses hommes de fuir, se rencontrèrent dans le feu du combat, en un duel au sabre où le Portugais fut touché au cou et précipité dans la grande écouteille. Voyant la chute de leur capitaine, les hommes jetèrent bas les armes et demandèrent qu'on leur fit quartier, grâce qui leur fut concédée. Après avoir mis tous les prisonniers sans distinction à fond de cale, et s'être assuré de la Sainte-Barbe, Misson plaça trente-cinq hommes sur le bateau et se hâta de regagner Libertalia. Cette prise lui avait coûté plus cher que toutes les autres : cinquante-six hommes. Elle recelait une riche cargaison d'or, pour une valeur de près de deux mille livres sterling, la valeur en somme de sa propre cargaison et celle de son acolyte qui s'était dressé sur la côte. De

ce dernier équipage, vingt marins avaient péri pour avoir voulu gagner le rivage à la nage tandis que la marée, en se retirant, laissait le bateau tout à fait à sec : s'ils ne s'étaient pas laissé aller à la peur, pas une âme n'aurait été perdue. Voilà pourquoi le bateau portugais était si bien pourvu en hommes et s'était révélé si redoutable.

En vue de Madagascar, le *Victoire* aperçut un sloop qui mit en panne pour l'attendre et, une fois à portée de boulet, hissa le pavillon noir en tirant un coup de canon sous le vent. Misson amena, tira à son tour au vent et mit le canot à la mer. Voyant cela, le sloop attendit. Le lieutenant de Misson monta à son bord, où le commandant le reçut fort civilement ; c'était le capitaine Tew. L'officier de Misson lui raconta brièvement leurs aventures et lui apprit l'existence de la colonie. Puis il l'invita très aimablement à monter sur le *Victoire*. Tew répondit qu'il ne pouvait le faire sans le consentement de ses hommes. Pendant ce temps, Misson s'était rangé le long du sloop et invitait le capitaine à son bord : l'équipage pouvait garder son lieutenant en otage s'il avait le moindre soupçon, ce qui, au reste, était dénué de fondement, puisque son écrasante supériorité numérique le dispensait d'avoir recours à la ruse. L'argument eut raison des réticences des marins du sloop qui conseillèrent à leur capitaine de passer sur l'autre bord avec le lieutenant. Ils se refusaient absolument à garder ce dernier, voulant montrer par là la confiance qu'ils plaçaient désormais en leurs nouveaux amis.

Le lecteur s'étonnera peut-être qu'un seul sloop puisse s'aventurer à donner la chasse à deux navires du tonnage du *Victoire* et de sa prise, mais gageons

que sa surprise s'évanouira aussitôt qu'il connaîtra la suite de l'histoire.

Après avoir été magnifiquement traité sur le *Victoire*, le capitaine Tew s'en revint à bord de son sloop fort satisfait. Il rapporta à ses hommes ce qu'il avait appris et, ayant reçu leur accord, donna l'ordre de voyager de conserve avec Misson, dont il avait accepté de visiter la colonie.

Je les laisserai un moment pour revenir sur l'aventure du capitaine Tew.

M. Richier, gouverneur des Bermudes, avait équipé pour la course deux sloops que commandaient les capitaines George Drew et Thomas Tew. Tous deux avaient reçu l'ordre de gagner au plus vite le fleuve Gambie, en Afrique, et d'y tenter, avec l'appui de la Compagnie royale d'Afrique, la prise de la fabrique française de Goory.

Munis des instructions et commissions qu'ils tenaient de la main même du gouverneur, les commandants quittèrent les Bermudes et voyagèrent ensemble quelque temps. Mais le mât de Drew se fendit au cours d'une violente tempête, et ils se perdirent de vue.

Séparé de son acolyte, Tew songea à préparer son avenir en frappant un grand coup. Il fit appeler tout le monde sur le pont et tint en substance ce langage :

« Ils n'ignoraient pas la mission que le gouverneur leur avait confiée, prendre et détruire la fabrique française. Bien qu'il la désapprouvât, il l'avait néanmoins volontiers acceptée, dans la mesure où elle lui procurait un emploi. Mais il continuait d'estimer que c'était là une entreprise fort peu judicieuse. Quand bien même

il réussirait, elle ne serait d'aucune utilité au public et n'avantagerait qu'un petit nombre de gens dont les marins ne pouvaient espérer qu'ils récompenseraient jamais leur bravoure. Cette entreprise était dangereuse et ne laissait luire aucun espoir de butin. Or les hommes ne combattaient pas pour leur plaisir, mais avec un but précis, qui était soit leur propre intérêt, soit le bien public. Et dans cette affaire, c'était bien en vain qu'on chercherait l'un ou l'autre. Son avis était qu'ils devaient songer eux-mêmes à ce qui était en mesure d'améliorer leur sort, et s'ils partageaient cette façon de penser, il s'engageait à leur faire mener une vie qui procurerait bientôt à tous confort et abondance pour le restant de leurs jours. Un seul coup d'audace pouvait suffire, et ils s'en retourneraient chez eux, non seulement sans risque, mais auréolés d'une belle réputation. »

L'équipage comprit que Tew lui demandait son accord. Il s'écria d'une seule voix :

« Jambe de bois ou chaîne d'or, nous sommes avec vous ! »

Alors, Tew leur demanda de choisir un quartier-maître avec qui il pût discuter de l'intérêt général. Il faut savoir en effet que pour les corsaires et pirates des Antilles, l'opinion du quartier-maître a la même valeur que celle du grand mufti chez les Turcs. Un capitaine ne saurait entreprendre quoi que ce soit sans son accord. On peut même dire que celui-ci est, toutes proportions gardées, une réplique du tribun des Romains ; il sert de porte-parole à l'équipage et veille sur ses intérêts.

Au lieu de poursuivre sa course vers la Gambie, notre forban se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance,

le doubla et fit route vers le détroit de Bab-el-Mandeb pour entrer dans la mer Rouge où il tomba sur un riche navire indien cinglant vers l'Arabie. Il était censé débarquer la côte des forbans qui l'infestaient, car cinq autres navires extrêmement riches (l'un d'eux regorgeait d'or, notamment) arrivaient sur son sillage. En plus des marins, il avait à son bord trois cents soldats.

Comme ils fonçaient sur ce bateau, Tew cria à ses hommes qu'il leur apportait la fortune et qu'elle leur viendrait de surcroît sans mal. En effet, l'indien avait beau abonder en hommes et en canons, deux indispensables trésors lui manquaient : l'adresse et le courage. Tew ne s'était pas trompé : l'abordage et la prise se déroulèrent sans encombres, l'ennemi ayant montré bien plus de soin à se mettre à l'abri du danger qu'à se dévouer pour la défense de sa précieuse cargaison.

En fourrageant dans le navire, les pirates, obnubilés par l'or, l'argent et les bijoux, jetaient par-dessus bord plus d'un riche ballot. Ils firent main basse sur ce qui leur convenait et sur toute la poudre qu'ils pouvaient emmagasiner, et répandaient le reste dans la mer. Puis ils s'éloignèrent. La part de chacun s'élevait à trois mille livres sterling.

Encouragé par ce succès, le capitaine Tew proposa de prendre en chasse les cinq autres navires dont il avait appris la venue par l'équipage de la prise. Mais le quartier-maître s'y opposa et il fallut abandonner ce plan ; ils mirent le cap sur Madagascar.

Le quartier-maître, qui jugeait l'île aussi fertile que salubre et baignée par une mer poissonneuse, proposa

qu'on s'y établit. Il n'y eut que vingt-trois hommes d'équipage pour se ranger à cet avis. Les autres restèrent avec le capitaine Tew, qui remit aux colons leur part de butin. Il songeait de son côté à regagner l'Amérique, ce qu'il fit peu après. C'est sur le chemin du retour qu'apercevant le *Victoire* et sa prise, il pensa que leur capture pourrait quelque peu l'enrichir. Il décida de les arraisonner, comme je l'ai déjà exposé.

Tew et les siens ne furent pas peu surpris, lors de leur arrivée à la colonie de M. Misson, d'en découvrir les fortifications. Parvenus sous le premier fortin, ils le saluèrent d'une salve de neuf coups, à laquelle il fut répondu de même. Quand on eut jeté l'ancre, tous les prisonniers furent autorisés à sortir, privilège qui ne leur avait jamais été accordé durant l'absence de Misson, eu égard au petit nombre de colons demeurés sur place. Seules quelques sorties s'étaient effectuées, et encore par groupes de deux ou trois.

La joie qui s'était emparée de ces gens quand ils découvrirent la taille de la prise retomba dès qu'ils surent combien elle avait coûté de vies humaines. Cependant, le sloop était une compensation. Carracioli et le reste des colons reçurent Tew avec beaucoup de civilité et exprimèrent leur respect pour le courage dont il avait fait preuve lors de son attaque dans la mer Rouge, puis en poursuivant Misson. On le pria de se joindre au conseil des officiers, qui fut aussitôt réuni. Il s'agissait de délibérer sur le sort des prisonniers, presque aussi nombreux désormais que leurs gardiens, puisque la prise en avait augmenté le nombre de cent quatre-vingt-dix. On décida donc de les tenir à l'écart

des Portugais et des Anglais déjà captifs, de leur faire croire que les colons étaient liés d'amitié avec le prince des naturels, souverain fort puissant, et de leur proposer d'assister en hommes libres, par leur seul travail, la nouvelle colonie. S'ils refusaient de se joindre aux habitants, on les expédierait, toujours prisonniers, vers l'intérieur des terres. Soixante-treize acceptèrent, le reste souhaitant être employé à n'importe quelle corvée plutôt que relégué dans l'arrière-pays.

On confia donc à cent soixante-dix prisonniers la réalisation d'un débarcadère prévu à environ un demi-mille du chenal du port. Puis on interdit aux autres prisonniers, sous peine de mort, de franchir les limites qu'on leur avait imposées. Ils risquaient en effet de prendre conscience de leur force numérique et de se révolter. Seuls les colons connaissaient le chiffre exact de leurs pertes et celui des prisonniers portugais. Ils avaient grossi à dessein le nombre des hommes de Tew. En outre, tous les Juanniens étaient armés et disciplinés, cependant qu'on faisait garder par les hommes du *Bijou* les derniers prisonniers au travail. Toutes ces précautions prises pour leur sécurité, tant intérieure qu'extérieure, ne leur faisaient pas pour autant négliger l'approvisionnement. Ils défrichèrent etensemencèrent de maïs, de blé et autres céréales un terrain de belle capacité. Pendant ce temps, Carracioli mettait à profit ses talents d'orateur pour convaincre de se joindre à la colonie un certain nombre de Portugais qui désespéraient de retourner chez eux.

Incapable de mener une vie sédentaire, Misson aurait volontiers repris la mer, mais il redoutait une révolte des

prisonniers et n'osait pas affaiblir *Libertalia* en la privant des hommes nécessaires à un nouveau voyage. Il émit finalement l'idée qu'on pourrait renvoyer les captifs en leur offrant la dernière prise. Carracioli et Tew s'y opposaient, déclarant que cela découvrirait leur retraite et provoquerait l'attaque des Européens établis sur le continent, alors qu'ils étaient loin d'avoir construit leurs défenses. Mais Misson rétorqua qu'il commençait à se lasser d'avoir à se méfier en permanence de ceux qui l'entouraient; mieux valait mourir une bonne fois que de vivre dans la crainte perpétuelle de la mort. Le moment était venu de renvoyer les Juanniens, dit-il, et ceux-ci ne pouvaient s'en retourner sans bateau. Or, faire sortir un bateau sans bons marins à bord était impossible. Impossible également de former un équipage tant que les prisonniers restaient aussi nombreux. Il fallait donc soit les renvoyer, soit les passer tous au fil de l'épée, et il refusait d'acheter sa sécurité au prix de ce geste barbare.

Ayant délibéré, le conseil décida de suivre la proposition de Misson. On réunit ensuite les prisonniers. En peu de mots, le capitaine se dit bien conscient des risques qu'il courait en leur rendant leur liberté. Il lui fallait s'attendre à être attaqué dès que serait connue sa retraite. Il existait bien un moyen d'éviter une guerre, c'était de tous les mettre à mort; mais une idée aussi inhumaine lui faisait horreur. D'autre part, il espérait que son alliance avec les naturels lui permettrait de repousser les assaillants. Cependant, il exigerait de chacun d'eux le serment de ne jamais servir contre lui. Après quoi, il s'enquit de la condition de chacun des prisonniers, auxquels il rendit

ce qu'ils avaient perdu. Il déclara à sa compagnie que c'était autant de pris sur sa propre part, et aux prisonniers qu'il n'avait pas déclaré la guerre aux opprimés, mais aux oppresseurs. Enchantés de sa générosité, les hommes exprimèrent le vœu qu'on le traitât toujours aussi bien qu'il les avait traités.

On chargea le navire de vivres en quantité suffisante pour rallier la côte de Zanzibar; on avait ôté canons et munitions, de même que voiles et agrès de secours. Ceux qui avaient été les prisonniers de Misson reçurent l'ordre de partir, ce qu'ils firent, en saluant de cent trente-sept acclamations l'attitude de leur ancien ennemi.

Durant tout ce temps, nos pirates n'avaient pas une seule fois rencontré les naturels, même lorsqu'ils chassaient. Pour Misson, ils avaient sans doute déplacé leur village par peur de leurs nouveaux voisins. Mais comme les Juanniens s'apprêtaient à les quitter, ils virent apparaître une cinquantaine de Nègres qui poussaient devant eux cent têtes de bétail, ainsi que vingt esclaves mâles enchaînés à vingt-cinq femelles. En échange de ces biens, ils négocièrent du rhum, des machettes, du feutre et des perles de verroterie dont les pirates avaient trouvé quelques boucauts sur la côte angolaise. Les Nègres de Misson furent mariés de la sorte. On traita les naturels avec beaucoup d'égards, et on leur fit comprendre par signes que liberté leur était rendue. On les habilla aussitôt, puis on les confia aux soins d'autant de Blancs qui tâchèrent de leur faire comprendre, de toutes les manières possibles, qu'ils abhorraient l'esclavage. Les naturels vécurent

dix jours à la colonie, ce qui retarda d'autant le départ des Juanniens, mais sitôt qu'ils furent partis, le *Bijou* remit à la voile, sous le commandement du lieutenant de Carracioli et chargé de cent Juanniens. Carracioli se confondit en excuses : il les avait retenus un mois de plus que prévu et se trouvait dans l'impossibilité de les ramener tous ensemble ; depuis qu'on avait démâté le portugais pour en faire un ponton, il ne disposait que de deux navires. À Juanna, ils retrouvèrent leurs dix camarades restés sur l'île et qui désiraient à présent s'en retourner avec eux à Libertalia, accompagnés de leurs femmes (ils en avaient épousé jusqu'à deux ou trois chacun) et de leurs enfants. Deux autres voyages permirent de ramener chez eux tous les Juanniens. Misson retourna le *Bijou* et caréna. Puis il en confia le commandement au capitaine Tew avec ordre de croiser au large de la Guinée et de capturer quelque négrier, de façon à accroître la population de la colonie. Cependant, avec Carracioli, il activa la construction du débarcadère. Il avait placé deux cents hommes sous les ordres de Tew, dont quarante Portugais, trente-sept Nègres (dix-sept d'entre eux étaient des marins chevronnés), trente Anglais et pour le reste, des Français. Tew ne rencontra personne sur sa route jusqu'au nord du cap de Bonne-Espérance, où il tomba sur une galère de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, armée de dix-huit canons. Il en triompha sans rencontrer beaucoup de résistance ; il n'avait perdu qu'un seul homme dans l'engagement. Sur la côte angolaise, il prit un vaisseau anglais chargé de deux cent quarante esclaves, hommes, femmes et enfants. Les Nègres qui

avaient été capturés sur cette même côte retrouvèrent à bord du navire plusieurs connaissances et parents auxquels ils apprirent le revirement de fortune dont ils se réjouissaient. Le grand capitaine, disaient-ils (tel était le titre qu'ils donnaient désormais à Misson), les avait humainement délivrés de leurs chaînes. D'esclaves, ils étaient devenus des hommes libres, unis aux pirates pour le meilleur et pour le pire. Les nouveaux prisonniers allaient eux-mêmes bientôt pouvoir profiter de cette chance, car ces Blancs-là haïssaient jusqu'au mot d'esclavage. En effet, conformément aux ordres de Misson et aux prescriptions d'une morale qu'il commençait à partager, Tew avait ordonné qu'on leur ôtât leurs fers. Ses marins nègres lui avaient assuré qu'ils ne se révolteraient pas, trop contents d'avoir été favorisés par la fortune, qui les avait fait tomber entre les mains d'un tel homme.

Satisfait de ces prises, il se hâta de regagner Libertia, qu'il atteignit sans dommage. J'oublie de préciser qu'il avait débarqué ses prisonniers hollandais (sauf deux qu'il avait enrôlés pour servir directement sous ses ordres) à environ trente mille du Cap, dans la baie de Saldanha où, comme on s'en souvient peut-être, Misson avait fait inhumer le capitaine anglais. À bord de la prise, il avait trouvé abondance de couronnes anglaises ; on les serra dans le trésor général, puisque là où tout était mis en commun et où n'existait nulle barrière pour borner la propriété privée, l'argent était inutile. On employa les esclaves libérés dans la dernière course à perfectionner le débarcadère, mais en les traitant comme



des hommes libres. Conscients de l'amélioration de leur sort, ils se montraient extrêmement fidèles et efficaces. On les avait répartis dans des équipes de quatre, dirigées chacune par un Blanc, ou par l'un des vieux Nègres qui, à force de répéter les mêmes choses et grâce à l'aide d'interprètes employés sur le chantier, leur enseignaient le français. Misson donna l'ordre de construire, dans une crique, deux sloops de quatre-vingts tonneaux et les équipa chacun de huit canons saisis sur le hollandais. Les bâtiments furent bientôt achevés et se révélèrent non seulement beaux, mais excellents marcheurs. Leurs officiers furent désignés par tirage au sort.

Leur première mission consistait à explorer la côte, à repérer les bancs de sable et à sonder les gouffres aux alentours de Madagascar. Aussi attribua-t-on le commandement d'un des deux bateaux à l'instituteur et l'autre à Tew, qui en avait fait la demande. Chaque sloop avait un équipage de cent hommes, constitué pour une moitié de Blancs et pour l'autre de Noirs. Ces voyages autour de l'île permirent de donner aux Nègres récemment délivrés les rudiments de la navigation. Ils montraient beaucoup de bonne volonté, tant pour apprendre le français que pour se rendre utiles. Les sloops, *L'Enfance* et le *Liberté*, restèrent en mer près de quatre mois. Pendant ce temps, certains naturels, à force de se rendre à la colonie, commençaient à parler une sorte de français cahotant et métissé des autres langues entendues chez les compagnons de Misson. Six familles indigènes s'établirent même parmi nos planteurs, ce qui leur

rendit service, car les naturels brossèrent à leurs compatriotes un rapport très élogieux de la vie réglée et harmonieuse qu'on menait à la colonie.

Quand les sloops furent revenus et que fut tracée la carte exacte des côtes, Carracioli voulut prendre la mer. Il proposa l'exploration de l'archipel environnant et s'en fut donc aux Mascareignes, ainsi qu'aux îles qui les entourent. Il revint nanti d'une prise hollandaise dont l'équipage avait l'intention de s'établir aux Mascareignes. Ce bateau, chargé d'une grande variété de marchandises européennes et du matériel nécessaire à la fondation d'une colonie, était infiniment plus intéressant que s'il eût contenu des trésors.

Les Nègres à présent étaient instruits et se révélaient fort utiles. Encouragé par le succès de Tew, Misson résolut de remonter vers le nord. Accompagné de tous les Noirs, cinq cents répartis sur deux navires, dont l'un aux mains de Tew, il mit à la voile. Au large des côtes de l'Arabie heureuse, ils tombèrent sur un bateau appartenant au Grand Mogol et qui faisait route vers Djeddah. Il transportait des pèlerins à destination de La Mecque et leur nombre, ajouté à celui des marins maures, se montait à quinze cents âmes. Le navire, muni de cent dix canons, se défendait fort mal, encombré qu'il était par toutes les marchandises et la foule de passagers qu'il transportait. Sans même juger utile de canonner, les deux aventuriers passèrent à l'abordage. Les découvrant à bord, les Maures se contentèrent de tirer au hasard quelques coups de feu qui ne blessèrent personne, puis ils disparurent à fond de cale.

Misson et Tew, maîtres d'un navire qui ne leur avait rien coûté, s'interrogèrent sur le sort qu'il convenait de réserver à ce navire et aux prisonniers. Il fut décidé qu'on les débarquerait entre Ain et Aden. Mais ils avaient besoin de femmes pour ceux de leurs compagnons qui n'étaient pas encore mariés, et ils souhaitaient d'autre part ramener le bateau à Libertalia afin d'en tirer ce qui pourrait leur servir, les canons par exemple. En le laissant repartir ou en le coulant, ils risquaient de perdre le butin considérable que les Maures avaient dissimulé dans les faux plafonds ou dans le lest. Ils choisirent donc cent filles âgées de douze à dix-huit ans, en pèlerinage avec leurs parents. Les lamentations que provoqua la séparation indisposèrent tellement Misson qu'il aurait volontiers renoncé à ce projet si ses hommes ne l'avaient pas obligé à le mener à bien.

Ils prirent le chemin du retour après avoir mis deux cents des leurs sur la prise. Mais le bateau marchait mal, ce qui les retarda. Au large du cap Gardafui, ils essuyèrent une violente tempête qui manqua de les drosser sur l'île Irmanis. Fort heureusement, ils purent éviter le naufrage, car le vent venait plein nord, un vent qui souffla si fort pendant douze jours d'affilée qu'ils durent voyager en serrant les ris. Quant à l'unique voile aperçue durant cette traversée, le mauvais temps leur interdit de l'approcher. Ils arrivèrent finalement à bon port. Impossible cependant d'estimer la valeur de la prise, tant celle-ci abondait en diamants, soieries vierges ou tissées, épices, tapis, orfèvrerie et lingots d'or. On la mit en pièces car on n'en aurait pas l'usage.

On conserva toutefois ses cordages, les arceaux de la charpente, les boulons, les écrous et autres pièces de quincaillerie. Les canons, eux, furent placés à chaque extrémité du port, si bien qu'il n'y avait plus à craindre désormais l'attaque d'aucune flotte.

Dès lors ils défrichèrent,ensemencèrent et clôturèrent un vaste terrain. Ils parquèrent trois cents têtes de bovins achetés aux naturels. Le débarcadère était achevé : on décida donc de démonter puis de reconstruire le *Victoire* qui se faisait vieux et que la dernière tempête avait durement éprouvé. On lui redonna le même nom. Pourvu d'agrès, il était prêt à prendre la mer et à aller délivrer d'autres Nègres au large de la Guinée, quand l'un des sloops, sorti pour entraîner les Nègres et non pour donner la chasse à quelque navire, entra au port à grande allure et vint annoncer que cinq vaisseaux l'avaient pris en chasse et étaient sur le point d'arriver, des portugais selon toute apparence, équipés de cinquante canons et chargés d'hommes. C'était le cas en effet. Aussitôt, branle-bas de combat : on équipa les forts et les batteries, chacun gagna son poste. Misson prit sous ses ordres cent Nègres bien disciplinés qu'un sergent français, un homme du *Victoire*, entraînait depuis longtemps tous les matins. Il pourrait avec eux se porter à tout moment là où sa présence serait nécessaire. Tew commandait les Anglais.

À peine avaient-ils mis en ordre le dispositif que les navires, arborant les couleurs portugaises, apparaissaient, faisant voile droit sur le port. Ils furent chaudement reçus par le feu des deux fortins, ce qui ne les arrêta pas. L'un d'eux, sous les salves, donnait déjà de la bande. Ils

pénétrèrent dans le port, sûrs de leur victoire, mais ce fut pour recevoir un tel accueil, des fortins, des batteries, des sloops et des autres bâtiments, que deux d'entre eux coulèrent instantanément. Nombreux furent les hommes qui se noyèrent. Les rescapés purent monter à bord des autres navires. Les Portugais à présent comprenaient leur erreur. Ils avaient cru qu'une fois les fortins dépassés, ils pourraient débarquer sans difficulté leurs hommes et détruire aisément ce nid de pirates. Les voilà qui n'osaient même plus mettre un canot à la mer. Fort heureusement pour eux, ils avaient pu entrer juste avant le reflux. Mesurant la vanité de leurs efforts et les nombreuses pertes subies, ils profitèrent du vent et de la marée pour se retirer en toute hâte, plus vite encore qu'ils n'étaient arrivés et en abandonnant deux épaves.

Mais nos pirates n'entendaient pas les laisser partir à si bon compte. Les Portugais n'étaient pas plus tôt hors d'atteinte que Misson, ayant équipé à la vitesse de l'éclair les bateaux et les sloops, leur donna la chasse. Il les rattrapa à l'embouchure de la baie. Les Portugais se défendirent avec bravoure. L'un d'eux repoussa par deux fois les Libertaliens qui tentaient de l'aborder. Deux autres, incapables de faire face aux assaillants, préférèrent battre en retraite. Le troisième se vit abandonné à son sort. Le *Bijou* et le *Victoire*, s'apercevant que les Portugais tentaient de s'échapper et sachant que leur capture serait de peu de profit, renoncèrent à les poursuivre et se rabattirent sur le troisième. Le malheureux se défendit jusqu'à ce que ses ponts fussent inondés du sang de tous ses hommes ou presque. Mais comme toute résistance était vaine désormais et que le combat

avait été rendu inégal par la lâcheté de ses compagnons, il demanda quartier, ce qui lui fut accordé. La prise offrit aux pirates quantité de poudre et de balles : c'était d'ailleurs à peu près tout ce qu'ils en attendaient. On ne dépouilla aucun des prisonniers; quant aux officiers, Misson, Carracioli et Tew les invitèrent à leur table, les traitant avec grande civilité et louant le courage désespéré dont ils avaient fait montre. Malheureusement, on avait découvert à bord deux des hommes qui avaient juré de ne jamais prendre les armes contre les colons. Jetés aux fers, ils furent jugés publiquement pour crime de parjure, en présence des officiers portugais. Les témoins prouvèrent sans aucun doute possible qu'il s'agissait bien là des anciens prisonniers de Libertia; la sentence tomba : ils seraient pendus à la pointe de chaque fort. L'exécution se déroula le lendemain matin sous les yeux du chapelain portugais qui les assista dans leurs derniers instants, les confessa et leur donna l'absolution. Ainsi s'était déroulée la bataille contre les pirates qui fit si grand bruit dans la *Gazette de Lisbonne*; et tels furent les hommes que les Anglais, dans leur ignorance, prirent pour Avery et sa bande, dont tout Londres savait qu'il avait une flottille de trente-deux vaisseaux de guerre et s'était arrogé le titre et la pompe d'un roi. Mais nous avons déjà parlé de cette erreur dans le premier volume.

Comme l'exécution semblait contredire les maximes des chefs, Carracioli, dans une harangue, fit savoir qu'il n'y avait point de règle qui ne souffrît d'exception; qu'ils avaient tous conscience de la répugnance que le commandant, M. Misson, éprouvait à verser leur sang, lui dont l'un des articles de foi professait que nul n'avait

de pouvoir sur la vie d'autrui, sinon Dieu seul qui l'avait donnée. Cependant, l'instinct de conservation rendait parfois nécessaire de tuer autrui, même de sang-froid, en particulier un ennemi déclaré et acharné. Quant au sang que fait couler une guerre juste, entreprise pour défendre cette liberté qu'ils proclamaient noblement, il n'avait pas besoin d'en parler. Il se contenterait de leur rappeler les raisons qui avaient conduit à l'exécution des criminels, et combien hideux étaient leurs forfaits. Ils avaient non seulement reçu leur vie de la bonté des Libertaliens, mais leur liberté et tout ce qu'ils avaient réclamé leur avait été rendu; leur ingratitude était donc à proportion du traitement généreux dont ils avaient profité. En vérité, aussi bien lui que le capitaine Misson auraient admis que le parjure et la froideur dont ils s'étaient rendus coupables eussent fait l'objet d'un simple châtement corporel; il était certes excessif de leur avoir appliqué la peine capitale, mais leur courageux ami et compagnon, le commandant Tew avait si énergiquement plaidé pour une punition exemplaire, dans l'idée de décourager d'autres criminels, que ne pas suivre son conseil reviendrait à se détruire volontairement; si l'on mettait en balance la vie de tous les membres de la colonie et celle d'ennemis déclarés et parjures acharnés à fomenter leur ruine et qui, bien instruits des particularités de leur République, représenteraient un risque fatal si on leur rendait la liberté qu'ils avaient déjà foulée au pied, on ne pouvait qu'opter pour la première. Ils devaient cette justice au capitaine Tew de reconnaître qu'il avait penché pour la pitié jusqu'au moment où il avait été tout à fait instruit

de la noirceur de leur ingratitude. Dès lors, il avait jugé que ce serait un vrai suicide que de laisser ces mécréants faire une seconde expérience de leur clémence. C'était donc une nécessité absolue qui les avait obligés à agir envers et contre leurs principes avoués, bien qu'il fallût, pour être vraiment honnête, admettre que c'étaient eux et non les Libertaliens les auteurs de leur propre mort. À ce moment l'assemblée s'écria :

« Leur sang retombe sur leurs têtes ! Ils ont voulu leur mort et la pendaison est trop bonne pour eux ! »

Carracioli se tut et chacun s'en retourna satisfait vaquer à ses affaires, publiques ou privées.

Survint alors un différend entre les hommes de Misson et ceux de Tew, une querelle patriotique, suscitée par les marins de l'Anglais : ce dernier suggéra de la vider par l'épée. Carracioli s'y opposait catégoriquement : un tel combat ferait du tort à la colonie puisque les braves qui tomberaient seraient autant de bons soldats qui lui feraient défaut. Il pria donc le capitaine Tew d'user de l'autorité qu'il avait sur son équipage, tandis que Misson et lui-même tâcheraient d'amener leurs hommes à un arrangement. Dans le futur, cet accident le prouvait, il conviendrait d'édicter des lois saines et de donner une sorte de gouvernement. On convoqua les deux camps et l'orateur montra, avec la persuasion et la conviction qui étaient les siennes, combien il était nécessaire pour eux de vivre en parfaite unité, puisqu'ils avaient le monde entier pour ennemi. Le concours du capitaine Tew permit de régler le conflit rapidement, et à la satisfaction commune.

Le lendemain, tout le monde se rassembla et les trois capitaines proposèrent d'instituer une espèce de gouvernement, comme l'exigeait leur sécurité. Où il n'existe pas de lois coercitives, les plus faibles sont toujours les victimes et tout tend nécessairement à la confusion. Les hommes sont les jouets de passions qui leur cachent la justice et les rendent toujours partiaux en faveur de leurs intérêts : il leur fallait soumettre les conflits possibles à des personnes calmes et indépendantes capables d'examiner avec sang-froid et de juger selon la raison et l'équité; ils avaient en vue un régime démocratique : quand le peuple édicte et juge à la fois ses propres lois, on a affaire au régime le plus convenable. En conséquence ils demandaient aux hommes de se répartir par dix et d'élire, par groupe, un représentant à l'assemblée constituante chargée de voter des lois saines dans l'intérêt public; le trésor et le bétail qu'ils détenaient devaient être équitablement répartis et les terres annexées dorénavant seraient tenues pour propriété inaliénable, sinon aux clauses et conditions d'une vente.

Ces propositions furent reçues avec force applaudissements. Le jour même, ils se distribuaient en déciles, mais il fallut repousser la réunion des représentants jusqu'à l'édification d'une maison commune. Chacun alors se mit avec enthousiasme à la tâche, tant et si bien qu'elle fut achevée au bout d'une quinzaine et, vu le grand nombre de ceux qui maniaient la hache à merveille, elle fut entièrement bâtie en belles poutres. Aux députés réunis, Carracioli, chargé d'ouvrir la session, fit éloquemment l'éloge de l'ordre et montra qu'il fallait

déposer le pouvoir suprême entre les mains d'un chef à qui incomberait de récompenser les actions braves et vertueuses et de punir les vices, conformément aux lois publiques, son seul guide. Ce pouvoir néanmoins ne serait pas conféré à vie, ni à titre héréditaire : on le limiterait à une durée de trois ans, au terme de laquelle la république ferait un nouveau choix ou confirmerait l'ancien ; de cette manière, les hommes les plus compétents se relaieraient aux affaires et, leur pouvoir étant bref, nul ne serait tenté d'en abuser. Le premier personnage de l'État prendrait le titre de Grand Protecteur, avec tous les insignes de la royauté.

Cette décision fut approuvée à l'unanimité et l'on élut Misson comme premier Protecteur, avec le pouvoir de nommer de grands officiers, etc. On le salua sous l'appellation honorifique d'Excellence suprême. Puis on vota une loi stipulant que l'État devrait se réunir au moins une fois l'an et plus souvent si le Protecteur et son Conseil le jugeaient nécessaire pour le bien commun ; en outre, rien d'important ne devait s'entreprendre sans l'approbation de l'État.

La première session dura dix jours au cours desquels de nombreuses lois fondamentales furent édictées, inscrites dans la Constitution, imprimées et distribuées (car la troupe comptait en son sein quelques imprimeurs et typographes), après quoi le Protecteur renvoya l'assemblée.

Le capitaine Tew reçut le titre d'Amiral et Carracioli fut nommé secrétaire d'État. Enfin, le Protecteur se choisit un Conseil des plus compétents, sans distinction de nation ou de couleur, et l'on

entreprit de mêler les diverses langues pour n'en plus avoir qu'une seule. Trésor et bétail furent également divisés, et chacun se mit à délimiter ses terres ou celles du voisin qui réclamait de l'aide.

L'Amiral Tew proposa la construction d'un arsenal et l'accroissement de la puissance navale. On convint de soumettre la première proposition à l'État réuni en corps lors de sa Convention suivante, mais quant à la seconde, elle parut inutile tant que le nombre des colons n'aurait pas augmenté. Si tous venaient à être employés en mer, l'agriculture serait négligée, ce qui serait fatal à leur jeune colonie.

L'Amiral proposa ensuite de faire venir les Anglais qui avaient suivi le quartier-maître, mais le Conseil s'y opposa : l'abandon de leur capitaine trahissait chez eux un tempérament de mutins et ils pourraient communiquer aux autres leur esprit de discorde. Rien n'empêchait cependant de les informer de l'existence de la colonie, et s'ils insistaient pour y être admis en acceptant de quitter le quartier-maître, on leur ferait, sur les instances de l'Amiral qui se portait garant de leur tranquillité, cette insigne faveur.

L'Amiral exprima encore le désir de prendre la mer : il espérait tomber sur quelques navires de la Compagnie des Indes orientales et en ramener des volontaires car, si une population abondante est la vraie richesse d'un peuple, il estimait que ce dont la colonie avait besoin par-dessus tout, c'était de sang neuf. Il croiserait sur la route du Cap et ne doutait pas d'y faire des rencontres intéressantes, après quoi il remonterait vers le nord rendre visite à ses anciens marins.

On équipa donc le *Victoire* et, quelques jours plus tard, l'Amiral partait avec trois cents hommes à bord. Il vint jeter l'ancre devant la colonie fondée par ses hommes, hissa un pavillon anglais dans ses haubans et tira un coup de canon, mais sans résultat. Au bout d'un moment, il fit mettre son canot à la mer, accosta et le renvoya. Le canot venait de regagner le navire quand deux de ses hommes apparurent, auxquels il décrivit la colonie de Misson. Ils l'invitèrent à les accompagner dans les bois pour retrouver leurs compagnons et voir ce qu'ils penseraient de son offre d'émigration. Le gouverneur, ex-quartier-maître, le reçut avec force civilités, mais déclara qu'il ne voyait pas quel avantage il pourrait retirer d'un changement de colonie, bien qu'alors ils pussent représenter un véritable profit, en la grossissant de tant de courageux citoyens. Ils jouissaient, là où ils étaient, de tout le nécessaire, vivant libres et indépendants, et ce serait folie de se soumettre à nouveau à quelque gouvernement que ce fût : même fort doux, ne continuerait-il pas d'exercer un pouvoir ? Avec l'accord de ses compagnons, son gouvernorat n'excéderait pas trois mois, mais son pouvoir ne s'exerçait que sur des problèmes de faible importance, et il espérait agir impartialement le temps que durerait son autorité. Ils s'étaient tous mis d'accord, et par serment, pour accepter les décrets de l'actuel gouverneur afin d'éviter que l'humeur capricieuse d'un homme ne mît en péril la paix de leur État. Sa juridiction devait échoir, au bout des trois mois, à celui que le sort désignerait, exception faite des précédents gouverneurs qui n'avaient

plus le droit de se présenter. Grâce à cet accord, chacun ferait au moins une fois l'expérience du pouvoir suprême, et ce mode de désignation empêchait toute brigue et toute velléité de se constituer une clientèle, comme hélas y engage une élection avec scrutin. Impossible de même de créer des divisions et des factions : ainsi perpétuerait-on l'harmonie inséparable de la véritable unité.

« Cependant, continuait le quartier-maître, si vous souhaitez vous rendre en Amérique ou en Europe et y démontrer les avantages que les Anglais pourraient tirer d'une colonie établie là où vous êtes, nous nous soumettrons avec plaisir, tant par amour pour notre pays qu'afin d'être définitivement débarrassés de cette odieuse appellation de pirates, à quiconque se présentera muni d'une commission émanant d'un gouvernement légitime. Mais quelle absurdité d'aller imaginer que nous nous ferions les sujets de plus forbans que nous ! Et si vous voulez savoir ce que j'ai à dire et trouvez utile de suivre mon avis, voici quelques pensées que j'ai couchées par écrit. »

Il disparut dans sa cahute (bien que ce fût la résidence du gouverneur, elle ne méritait pas l'appellation de maison) et revint chargé d'une liasse de papiers qu'il lui remit.

Le capitaine Tew sonda les compagnons du quartier-maître : ils partageaient son avis. Dans ces conditions, il lui restait à prendre congé pour regagner son bord. Dans sa cabine, il lut les notes du quartier-maître. Leur contenu n'étant pas dépourvu d'intérêt, je le livre ici :

« L'île de Madagascar offre tout ce qui est nécessaire à la vie et ne le cède en rien aux autres pays quant à la salubrité de son air ou la fertilité de son sol. Les mers qui l'entourent sont poissonneuses, les forêts giboyeuses et les entrailles de la terre riches de mines d'un fer très pur, comme me l'ont révélé les armes des naturels. Les montagnes recèlent sans aucun doute des mines d'or et d'argent. Le sol doit pouvoir produire sucre, coton, indigo et autres plantes de nos colonies d'Amérique à un prix moindre. L'exemple suivant, la comparaison entre le coût d'un moulin aux Barbades et d'un moulin en ce pays, le prouvera amplement. Aux Barbades, un moulin peut coûter cent livres sterling tant les matériaux et la main-d'œuvre sont chers. Ici, en revanche, le bois et la pierre ne coûtent que le travail qu'il faut pour les ouvrir, de sorte qu'il suffit de posséder les artificiers et les produits manufacturés en fer et en cuivre importés d'Europe pour fonder une raffinerie de sucre à un prix très bas. Les Nègres valent de trente à cinquante livres par tête aux Barbades, alors que je répons que dix shillings de marchandises européennes vous permettront d'acheter un esclave nègre à Madagascar; une fois, nous avons échangé un vieux manteau contre un robuste lascar. Aux Barbades encore, la nourriture est très chère alors qu'ici, on peut nourrir un esclave et se nourrir soi-même sans rien dépenser. C'est la raison pour laquelle un esclave travaillera plus ici qu'aux Barbades, car la cherté des denrées vous oblige là-bas à l'affamer à moitié. Bien qu'aux Barbades, un moulin à bétail coûte moins cher, y nourrir des chevaux et des bœufs est moins onéreux. Mais pour parler d'autres

avantages, on trouve à Madagascar toutes sortes de bois médicinaux dont l'écorce peut être utilisée pour la teinture. Quant aux bois précieux, l'ébène, le cèdre, l'acajou, etc., ils abondent littéralement. Si une colonie légalement constituée s'établissait ici, il ne fait aucun doute que nombre des matières que nous allons chercher aux Indes pourraient y être produites, tels la soie ou le coton, car le sol s'y prête tout à fait. Les naturels sont ou paraissent très affables. Ils possèdent une telle abondance de bêtes à cornes que nous y avons troqué un bœuf de huit cents livres contre une paire de chausses. En outre, un comptoir en ce lieu tiendrait les pirates en respect et serait fort utile à nos vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales qui pourraient y réparer et s'y réapprovisionner sans être obligés de se surcharger comme ils le font, ce qui permettrait à ladite Compagnie de faire de substantielles économies. »

Ayant lu ce mémorandum, le capitaine Tew descendit à terre vers le soir, car le vent soufflait plein ouest et ne permettait pas de lever l'ancre. Il questionna le gouverneur sur ses rapports avec les indigènes. L'autre lui répondit qu'il les avait rencontrés à la chasse et les avait bien traités. Ils en avaient ramené un avec eux à force de blandices – ils étaient trois et le bonhomme était tout seul, raison pour laquelle sans doute il avait jugé préférable de se plier à leur invitation. Plusieurs autres l'avaient rejoint et ils vivaient depuis lors en bonne intelligence.

Le capitaine avait apporté du rhum et du cognac, et ils buvaient un bol de punch quand, subitement, une violente tempête se leva. Tew s'élança vers le rivage

et signifia que lui fût envoyé le canot. Mais la mer était déjà trop démontée pour que l'on pût s'aventurer hors du navire. L'ouragan ne cessait d'enfler et, en moins de deux heures, le *Victoire* rompit ses câbles et fut drossé sur la côte abrupte, périssant corps et biens sous les yeux de son capitaine.

Il demeura avec ses vieux compagnons sans savoir comment retrouver les amis restés auprès de Misson, dont aucun par bonheur n'avait pris place à bord du bâtiment. Au bout de trois mois, à la distance d'où l'on repère une hutte, ils aperçurent un gros navire : Tew était persuadé qu'il s'agissait du *Bijou*, mais du navire on ne remarquait pas les grands feux qu'il avait allumés. Dans l'espoir de le voir repasser au retour de sa courte croisière, il entretenait chaque nuit avec ses compagnons les feux sur le rivage où il se rendait très souvent. Environ un mois plus tard, arrivant au petit matin sur la grève, ils eurent la surprise de découvrir deux sloops à l'ancre à une portée de canon. Ils les avaient à peine examinés qu'un canot fut mis à la mer et vint dans leur direction, chargé de six rameurs et d'un passager. Tew reconnut immédiatement le capitaine Misson. S'avançant dans l'eau, il alla embrasser dès sa descente de bateau le noble capitaine, qui lui apprit l'anéantissement de tous leurs rêves de bonheur. Sans avoir été le moins du monde provoqués, au plus noir de la nuit, les naturels divisés en deux grandes armées les avaient attaqués et massacrés. Hommes, femmes, jeunes, vieillards, tout y avait passé avant d'avoir pu se mettre sur la défensive ; Carracioli, mort au combat, et lui-même avaient tâché de réunir

autant d'hommes que possible pour faire front, mais toute résistance était vaine contre un tel déferlement, et il avait dû se résoudre à sauter avec quarante-cinq hommes à bord des deux sloops après avoir ravi le plus grand nombre possible de diamants bruts et de lingots d'or. Le départ du *Bijou*, sa propre expédition sur le *Victoire*, toutes ces absences avaient affaibli la colonie et donné aux indigènes la hardiesse de les attaquer, pour une raison restée d'ailleurs mystérieuse.

Tew lui narra à son tour le désastre auquel il avait assisté. Ils se lamentèrent sur leurs malheurs et, pour finir, l'Anglais formula le projet de passer avec son ami en Amérique : Misson pourrait y mener une vie tranquille et confortable grâce à son énorme trésor.

Misson répondit que le moment n'était pas venu de se décider, encore qu'il songeât à regagner l'Europe, où il voulait rendre visite à sa famille, s'il lui en restait, avant de se retirer du monde.

Tous deux dînèrent avec le quartier-maître qui les pressa de rentrer en Amérique pour obtenir une commission et fonder la colonie. Misson assura à son vieux compagnon qu'il pouvait prendre l'un des sloops, ainsi que les volontaires qui souhaitaient partir avec lui, car ses malheurs lui avaient ôté tout désir de s'établir où que ce fût dans l'avenir. Les richesses qu'il avait sauvées, il entendait les distribuer équitablement ou même lui en donner la plus grosse part. Quatre hommes du quartier-maître acceptèrent alors d'entrer dans la compagnie du capitaine Tew.

L'après-midi, les deux chefs se rendirent à bord des sloops et Misson interrogea les hommes. Trente

d'entre eux passèrent sur l'autre bâtiment, non sans regrets de se séparer de leur vieux capitaine ; quinze resteraient auprès de lui. Avec les quatre hommes qui avaient rejoint Tew, l'effectif de l'équipage se montait maintenant à trente-quatre personnes. Ils restèrent à l'ancre environ une semaine, dans l'espoir de voir reparaitre le *Bijou*, mais en vain. Ils mirent donc à la voile après que le capitaine Misson eut partagé son trésor avec Tew et ses amis et compagnons, en souhaitant rencontrer le *Bijou* sur le chemin de la Guinée, qui était leur destination.

Au large du cap Infantes, une tempête assaillit le malheureux navire de Misson et le fit sombrer à une portée de mousquet du capitaine Tew, incapable de lui porter secours.

Tew continua sa course vers l'Amérique et toucha à Rhode Island sans incident. Son équipage se dispersa à son gré, et Tew envoya à ses armateurs des Bermudes quatorze fois la valeur de leur sloop ; personne ne jugea bon de l'interroger et il vécut dans la plus grande sérénité. Les Français de Misson avaient pris chacun un chemin différent et l'un d'eux alla mourir à La Rochelle. C'est dans ses papiers que l'on découvrit le manuscrit français de la vie de Misson qui me fut transmis par un correspondant et ami.

Comme je l'ai dit, le capitaine Tew vivait sans qu'on le pressât jamais de questions. Il jouissait d'une fortune facilement acquise et n'avait d'autre projet que rester tranquillement chez lui, mais ceux de ses hommes qui s'étaient établis à ses côtés et avaient dépensé leur part le suppliaient sans cesse de reprendre la mer. Il s'y

refusa pendant très longtemps; mais ils finirent par réunir un nombre assez important de gaillards résolus, appâtés par la perspective d'immenses trésors, et qui vinrent tous ensemble l'implorer de les commander au cours d'un ultime voyage. Ils le désiraient si ardemment qu'il ne put s'y refuser. Ils préparèrent un petit sloop, gagnèrent au plus vite les détroits, puis la mer Rouge où ils croisèrent un bateau du Grand Mogol. Au cours du combat, un boulet déchira le ventre de Tew qui, l'espace d'un instant, retint ses viscères avec les mains. Quand leur chef s'écroula, il souffla sur les hommes un tel vent de panique qu'ils se laissèrent capturer sans résistance.



Postface

L'HYDRARCHIE ET LIBERTALIA : LES DIMENSIONS UTOPIQUES DE LA PIRATERIE AU DÉBUT DU XVIII^e SIÈCLE

Afin d'éclairer les deux extraits de Daniel Defoe, nous avons sollicité l'historien nord-américain Marcus Rediker, spécialiste du monde de la mer au XVIII^e siècle. L'article proposé ici a été rédigé en 1991 pour un ouvrage collectif*, il est inédit en français. On lira avec profit les autres livres de Marcus Rediker, notamment sa thèse (*Between the Devil and the Deep Blue Sea*, Cambridge Press, 1987; traduite et publiée par Libertalia sous le titre *Les Forçats de la mer*, 2010), la monographie sur les pirates (*Villains of all Nations*, Beacon Press, 2004; traduite sous le titre *Pirates de tous les pays*, Libertalia, 2008), la somme rédigée avec son confrère Peter Linebaugh (*The Many-Headed Hydra*, Beacon Press, 2001; traduite sous le titre *L'Hydre aux mille têtes*, éditions Amsterdam, 2008), ou encore ses plus récents ouvrages (*The Slave Ship*, Viking, 2008, traduit sous le titre *À bord du négrier*, Le Seuil, 2013; *The Amistad Rebellion*, Penguin, 2013, traduit sous le titre *Les Révoltés de l'Amistad*, Le Seuil 2015).

* *Pirates And Privateers New Perspectives on the War on Trade in the Eighteenth and Nineteenth Centuries*. Ouvrage coordonné par David J. Starkey, E.S. van Eyck van Heslinga et J.A. de Moor. University of Exeter Press, 1991. Cet article a été dédié à William Appleman Williams. Remerciements : Wendy Goldman, Christopher Hill, Jesse Lemish, Peter Linebaugh.

UNE UTOPIE PIRATE

Edward Braithwaite, un attentif connaisseur du monde maritime au XVII^e siècle, remarquait dès cette époque que les marins vivent « dans une hydrarchie ». Par ce terme, il voulait signifier qu'ils tendent à développer leurs propres coutumes et modes de vie lors des longues périodes de travail en mer. Dans le chapitre qui suit, je souhaite utiliser l'expression de Braithwaite pour désigner le nouvel ordre social et l'auto-organisation déployés par les pirates au cours des premières décennies du XVIII^e siècle. L'hydrarchie n'est pas propre aux marins et aux pirates, elle est volatile et s'inscrit dans la tradition sinieuse, latente ou active, de la classe ouvrière. Au sein du radicalisme atlantique des débuts du monde moderne se constitue une forme de républicanisme prolétarien.*

*Une forme d'hydrarchie apparaît dans le premier chapitre du volume II de L'Histoire générale des plus fameux pyrates (1728), racontant l'histoire du capitaine Misson et de ses compagnons pirates qui établissent une république utopique appelée « Libertalia** » à Madagascar. Leur communauté renvoie à l'ancienne prophétie selon laquelle le paradis se trouverait sur la côte est de l'Afrique; elle s'inspire déjà des idéaux révolutionnaires de liberté, d'égalité et de fraternité. Les habitants de Libertalia seraient en effet « les gardiens vigilants des droits et des libertés du peuple »; ils se dressent telles « les barrières contre les riches et leur*

* Braithwaite est cité dans *The British Seaman, 1200-1860, A Social Survey*, Rutherford, N. J., 1970, p. 74. Ce thème est développé dans *L'Hydre aux mille têtes*.

** Sur Misson, voir *Les Pirates à Madagascar aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1972, chap. IX. Et Joel H. Baer, « Piracy examined: A Study of Daniel Defoe's *General History of the Pyrates and its Milieu* », Princeton University, 1970, p. 5.

pouvoir». En s'attaquant au comportement des oppresseurs, ils souhaitent « distribuer équitablement la justice ».

Au moment de s'autogérer, les pirates de Misson « recherchent une forme démocratique où le peuple lui-même sera l'artisan et le juge de ses propres lois, qui doivent être les plus unanimes possible ». Ils cherchent à institutionnaliser leur engagement dans une « vie de libertés » et se dressent contre la monarchie, lui préférant le vote et la rotation des tâches à responsabilité : « Le pouvoir n'est pas héréditaire, il doit s'achever au bout de trois ans. » Ils limitent ainsi le pouvoir de leur chef en le mettant au seul « service de l'intérêt commun ». Ils nomment enfin les membres du conseil, la plus haute autorité, parmi « les plus capables d'entre eux, sans distinction de nationalité ou de couleur ».

Les pirates de Misson sont anticapitalistes, opposés à la dépossession qui a accompagné leur passage par le travail salarié. Ils affirment que « chaque homme est né libre et a droit aux biens nécessaires, de la même manière qu'à l'air qu'il respire ». Ils n'ont pas supporté que certains créanciers deviennent immensément riches, alors qu'eux, pauvres « scélérats », vivent misérablement. Ils parlent donc « du droit naturel au partage des bienfaits de notre mère la Terre ». Selon eux, la piraterie est une guerre pour leur propre préservation*.

Les hommes privés « de leurs droits naturels et des douceurs de l'existence » pourront jouir du bien-être et de la liberté à *Libertalia*, et redessineront les concepts de propriété et de pouvoir. Il n'y aura plus d'argent, « puisque tout est commun et que les trésors comme le bétail seront équitablement partagés ». Les

* Voir les travaux de Christopher Hill, « Pottage for Freeborn Englishmen Attitudes to Wage Labour », dans *Change and Continuity in Seventeenth-Century England*, Cambridge, Mass., 1975, p. 219-238.

anciens marins, les paysans, toutes les victimes de la dépossession auront finalement un «endroit qu'ils peuvent considérer à eux, où l'air est à tous, aussi bien que les produits du sol et de la mer». «Quand l'âge ou les blessures les auront rendus incapables de durs travaux, ils trouveront à Libertalia un lieu où ils pourront jouir des bienfaits du travail passé et attendre la mort en paix.»*

*L'idée de «droits naturels», de «fruits du travail» et de «douceurs de la liberté» va jusqu'à inclure l'abolition de l'esclavage. Misson observe que «le commerce des autres ethnies ne peut pas être agréable aux yeux de la justice divine puisque nul homme n'a le droit d'asservir son prochain». Ses hommes et lui délivrent les esclaves des navires négriers et les incorporent à leurs équipages bigarrés, regroupant des Africains, des Hollandais, des Portugais, des Anglais et des Français, catholiques ou protestants. Le capitaine Misson leur attribue le nom de «Liberi» afin de dépasser les nationalités. Libertalia est ainsi le lieu du brassage des cultures, des ethnies et des nationalités**. Tout ceci fait qu'ils créent une utopie radicale et démocratique qui condamne les relations capitalistes, l'esclavage, le nationalisme, et réaffirme la justice, la liberté et les droits du peuple.*

*Certains spécialistes ont révélé depuis de nombreuses années que l'auteur de L'Histoire des plus fameux pirates était en réalité Daniel Defoe, écrivant sous le nom de plume «capitaine Johnson***». Mais ce récit est-il vraiment une fiction? Même si Misson et Libertalia n'ont apparemment jamais existé, nous*

* Les parcelles individuelles étaient autorisées à Libertalia.

** Libertalia aurait été détruite par des natifs de Madagascar craignant que cette implantation ne bouleverse l'équilibre des pouvoirs sur l'île.

*** L'hypothèse Defoe a été établie par John Robert Moore dans *Defoe in the Pillory and Other Studies*, Bloomington, 1939, p. 129-188. Ceci a été contesté de façon convaincante par P. N. Furbank et W. R. Owens dans l'ouvrage *The Canonisation of Daniel Defoe*, New Haven, 1988, p. 100-121. Néanmoins, la

serions tenté de répondre positivement, car en termes historiques et politiques, Misson comme Libertalia ne furent pas de simples hypothèses littéraires. Christopher Hill, qui a mis en évidence l'influence persistante des mouvements radicaux lors de la Révolution anglaise, rappelle qu'un groupe de pirates s'est établi à Madagascar peu après, dans un endroit nommé «Ranter Bay». Essayons de développer les arguments de Christopher Hill en démontrant que Libertalia est l'expression fictive de traditions, de rêves et de pratiques de la classe ouvrière atlantique. Cette utopie a des fondements historiques**. En somme, l'hydrarchie prend place sur le rivage de Libertalia.*

DES HIÉRARCHIES MARITIMES INVERSÉES

Le bateau pirate est un monde inversé, constitué de lois et de coutumes établies par les forbans eux-mêmes. Ils «distribuent la justice», élisent leurs officiers, divisent le butin équitablement et adoptent une discipline différente. Ils limitent l'autorité du capitaine, résistent aux pratiques des marchands de l'industrie de la mer et instaurent un ordre social multiculturel, multiracial et multinational. Ils énoncent clairement, de façon hautement subversive, que les

fiabilité de *L'Histoire générale des plus fameux pirates* est confirmée par tous les spécialistes.

* Voir le dossier Clement Downing aux archives de la Haute Cour de l'Amirauté, 1/55, f. 79, Londres. Et l'article de Christopher Hill, «Radical Pirates?», dans *The Origins of Anglo-American Radicalism*, Londres, 1984, p. 17-32.

** Hill fut le premier à démontrer la survivance des idées radicales et du concept d'utopie parmi les pirates. Parmi les autres travaux importants sur la piraterie sociale de cette ère, on lira l'article de J. S. Bromley, «Outlaws at Sea, 1660-1720 : Liberty, Equality, and Fraternity among the Caribbean Freebooters», dans l'ouvrage collectif *History From Below : Studies in Popular Protest and Popular Ideology in Honour of George Rudé*, Montréal, 1985, p. 301-320. Voir aussi *Captain Kidd and the War against the Pirates*, Cambridge, Mass., 1987.

marins n'ont pas besoin d'être brutalisés pour faire avancer le bateau, contrairement aux pratiques en cours dans la marine militaire anglaise (la Royal Navy) et la marine marchande.

En haute mer comme sur terre, et à Libertalia, les pirates élisent démocratiquement leurs chefs. Ils concèdent à leur capitaine une autorité absolue en matière de guerre tout en insistant sur le fait qu'il est lui-même «gouverné par la majorité». Comme l'un d'eux l'observe, «ils lui permettent d'être capitaine à la condition d'être eux-mêmes considérés comme ses propres chefs». Ils lui accordent peu de privilèges : le capitaine n'a pas de logement spécifique, il ne reçoit pas davantage de nourriture, il n'a pas de mess. Enfin, il peut être renversé pour couardise ou pour cruauté, pour «refus de piller les vaisseaux anglais» ou pour comportement «trop semblable à celui d'un gentleman». Les capitaines qui abusent de leur autorité sont parfois exécutés. L'un des moyens de limiter le pouvoir tient à la désignation d'un quartier-maître, élu «dans l'intérêt de l'équipage», et dans l'institution du conseil, qui rassemble fréquemment tous les hommes du navire et constitue ainsi la plus haute autorité légitime.

L'égale division de la propriété à Libertalia trouve son origine dans la distribution du butin telle que les pirates l'organisent. Celle-ci réduit les écarts de façon spectaculaire. Le capitaine et le quartier-maître reçoivent entre une part et demie et deux parts ; les officiers et les artisans reçoivent une part et demie ; tous les hommes obtiennent une part. Un pareil égalitarisme est un fait essentiel. En expropriant les marchands, après une mutinerie ou par la capture de leur bateau, les pirates s'emparent de l'objet de production et déclarent qu'il devient la propriété de ceux qui y travaillent. Ils abolissent

la relation salariale propre au procédé d'accumulation capitaliste. Alors que les outils et le bateau appartenaient à un armateur, ils passent désormais entre les mains d'hommes qui s'engagent dans une aventure commune et risquée.

Les pirates démontrent qu'ils sont bien les « gardiens vigilants des droits du peuple et des libertés » ainsi que les « barrières contre les riches et leur toute-puissance » en prenant leur revanche sur les capitaines marchands et les officiers royaux qui tyrannisent le marin ordinaire. La « distribution de justice » telle qu'elle est pratiquée par les libertaliens renvoie à une pratique spécifique à la piraterie. Lorsque les forbans s'emparent d'un bateau, ils interpellent les marins quant au « comportement du capitaine à leur égard ». L'équipage de Bartholomew Roberts désigne même un homme, George Willson, un féroce et rigoureux gaillard, comme « dispensateur de justice ». Pour Howell Davis, « les raisons de devenir pirate tiennent avant tout à la volonté de revanche contre les marchands et les cruels commandants ». S'ils exécutent parfois des capitaines, ils récompensent également le « brave type qui n'abuse pas de ses hommes et se comporte comme un honnête commandant » en le libérant et en lui laissant une somme d'argent suffisante pour rentrer à Londres, ce qui suscite la suspicion des armateurs. Les pirates, qui se dressent contre toutes les injustices de l'industrie de la mer, vont jusqu'à clamer leur désir de vengeance du haut des gibets. Ils se présentent comme « les hommes de Robin des bois ».

Les pirates révèlent à travers ce « partage des biens de la Terre » que la question de la nourriture joue fortement dans le choix « de se mettre à leur propre compte ». Un mutin du George-Galley, en 1724, répond à son capitaine « d'un ton hargneux et avec une sorte de dédain qu'il travaillera de la

façon dont il est nourri». D'autres mutins insistent sur le fait que «leur métier ne consiste pas à crever de faim» et que, si le capitaine voit les choses ainsi, «la pendaison ne pourrait être bien pire». Beaucoup d'observateurs remarquent les nombreuses occasions de jovialité : les pirates festoient, jouent du violon, dansent. Certains analystes considèrent que de «pareils désordres» sont incompatibles avec la discipline en mer. Les hommes qui ont souffert de la faim ou d'une nourriture moisie boivent et mangent désormais «d'une manière licencieuse et tumultueuse», trait caractéristique de leur «coutume». La besogne se fait souvent avec un «large bol de punch», la sobriété étant suspecte. Les premiers articles de la charte de Bartholomew Roberts ne garantissent pas d'argent mais le «vote concernant les affaires du moment» et «un droit égal à la nourriture fraîche et aux fortes liqueurs». Pour ceux qui les rejoignent, la boisson est «une motivation plus grande que l'or». Beaucoup se retrouvent dans la devise : «Nous ne combattons pas si nous n'avons pas le ventre plein.»*

Les pirates de l'Atlantique cherchent à garantir leur santé et leur sécurité, ils veillent à leur propre «autopréservation», à l'instar des habitants de Libertalia. L'image commune du pirate est celle d'un homme portant un bandeau sur l'œil, claudiquant sur une jambe de bois et arborant un crochet en guise de main. Ce n'est pas si fréquent, mais cela résume l'essentiel : cette vie est dangereuse. C'est pourquoi les hommes versent une partie des prises dans un «fonds commun» afin de dédommager ceux qui sont victimes de profondes blessures. Ils indemnisent ainsi ceux qui sont désormais incapables de durs travaux.

* L'équipage de Bartholomew Roberts fut capturé en 1722 parce que nombre d'hommes étaient soûls au moment du combat. Il semble que ce soit pour éviter de dangers déboires que l'ivrognerie est bannie à Libertalia.

L'un des traits distinctifs de l'utopie de Misson tient à l'offensive contre l'esclavage. Ceci a-t-il un caractère historique avéré? La réponse à cette question, et en fait toute la relation entre les pirates, les représentants et descendants des populations africaines, est ambiguë, voire contradictoire. Une minorité substantielle de pirates a participé à la traite, a œuvré dans les rouages de la capture et de la transportation des esclaves. Lors des captures de vaisseaux le long des ports africains ou au large du Nouveau Monde, les pirates ont parfois considéré les esclaves comme une marchandise comme une autre, les échangeant ou les revendant. Certains ont même commis des atrocités à l'encontre d'esclaves capturés.*

*Mais on doit aussi noter qu'une partie des Africains capturés a intégré les équipages pirates. Quelques-uns ont « dansé aux quatre vents » comme le mulâtre qui naviguait avec Black Bart Roberts et fut pendu en Virginie en 1720**. César, un autre gaillard déterminé, tenta de saborder le bateau de Barbe-Noire afin d'éviter que celui-ci ne soit capturé par la marine royale en 1718. Il fut lui aussi pendu. Les pirates noirs faisaient partie de « l'avant-garde », la partie de l'équipage digne de confiance, mais également celle qui inspirait la plus grande terreur. Notons qu'on retrouve trace d'un cuisinier noir au sein de l'équipage du Morning Star et, enfin, que plus de la moitié de l'équipage de Edward Condent's, à bord du Dragon, était constituée d'hommes noirs***. Les*

* Dans *Golden Age of Piracy*, New York, 1969, Hugh F. Rankin affirme que certains Noirs libres ayant embrassé la cause des pirates ont été capturés puis vendus comme esclaves aux Antilles. Je n'ai pas encore retrouvé trace de telles pratiques.

** Voir *American Weekly Mercury*, 17 mars 1720. De pareilles pendaisons sont rares; les Britanniques préféraient asservir ces hommes et les vendre.

*** Des Amérindiens sont également devenus pirates, mais ils étaient très peu nombreux. Voir *The Trials of Five Persons for Piracy, Felony and Robbery*, Boston, 1726.

marchands et capitaines qui commentaient leur présence les qualifiaient d'« esclaves ». Des pirates noirs naviguèrent ainsi avec les capitaines Bellamy, Taylor, Williams, Harris, Winter, Shipton, Lyne, Skyrn, Roberts, Spriggs, Bonnet, Phillips, Baptist, Cooper, etc. En 1718, soixante des cent membres de l'équipage de Barbe-Noire étaient noirs, tandis que le capitaine William Lewis se flattait d'avoir « quarante solides marins nègres » parmi son équipage de quatre-vingts hommes. En 1719, au sein de l'équipage d'Oliver La Bouche, on comptait « moitié de Noirs et autant de Français* ». Les pirates noirs étaient des pirates tout à fait ordinaires, en dépit de ce que prétend un journal de l'époque : un « équipage mulâtre de bandits des mers maraude dans les Caraïbes et se repaît des cœurs d'hommes blancs capturés** » !

Certains marins noirs étaient déjà des hommes libres avant de rejoindre la piraterie, à l'instar de l'homme de Deptford, qui prit part à une mutinerie en 1721. D'autres fuyaient l'esclavage, tels ces hommes d'Antigua, « impudents et insultants » selon leurs maîtres, qui déclenchèrent une insurrection. Hugh Rankin écrit qu'un nombre important d'hommes noirs décida de se joindre aux pirates « parce qu'ils ne faisaient guère de différences selon la couleur de peau ». Les Noirs arrêtés par la Navy au terme de la capture de l'équipage de Black Bart se mutinèrent contre leurs « misérables conditions » de réclusion au nom de « l'éthique pirate », soit la liberté et la nourriture à satiété.

* Rankin note « un nombre surprenant de Noirs et de mulâtres parmi les équipages, à l'exception de celui du capitaine Edward Low, qui semble s'être opposé à la présence d'Africains et d'Afro-Américains à bord de son bateau ». (*The Golden Age of Piracy*, p. 24-25, 148.)

** *Boston News-Letter*, 4-11 avril 1717.

Nous savons également que beaucoup de pirates s'établirent en Afrique de l'Ouest, où ils se mêlèrent aux Kru, eux-mêmes considérés comme d'excellents marins (par ailleurs prompts à la révolte lorsqu'ils étaient asservis). Et bien entendu, il y eut un grand brassage de population à Madagascar, qui aboutit à la naissance d'une «race métisse sombre».

Les échanges culturels entre pirates, marins et populations locales furent nombreux, à l'image des nombreuses similarités entre chants de mer et chants africains. En 1743, on note ainsi le passage en cour martiale de marins pour avoir chanté des paroles rétives à l'autorité «sur une musique nègre». On relève enfin, en 1731, qu'une bande de mutins s'inspire de rites totémiques et boit de la «poudre et du rhum» avant de lancer la révolte. Les influences sont plurielles et interagissent.

Nous en savons encore trop peu sur les pirates noirs. Si l'ensemble des forbans ne s'est pas révolté contre l'esclavage (comme Misson le sous-entend), certains adhérant même au principe de séparation raciale, nous devons néanmoins conclure que majoritairement les anciens esclaves et les hommes noirs affranchis ou en fuite vécurent libres à bord des vaisseaux pirates. Leur exemple a pu conduire l'auteur de L'Histoire des plus fameux pirates à imaginer une société dégagée de l'asservissement, comme à Libertalia.

Le gouverneur de Jamaïque, Nicholas Lawes, et les marchands définissaient les pirates comme des «bandits de toutes les nations». L'équipage de Black Sam Bellamy était un vrai creuset; les mutins du George-Galley provenaient de six pays différents; les hommes de Benjamin Evan's étaient anglais, français, irlandais, espagnols et africains. Quand les pirates étaient hélés par les autres marins ou

qu'on leur demandait d'où ils venaient, ils répondaient : « Nous sommes les hommes de la mer. » Comme l'affirmait un mutin en 1699, « savoir d'où je viens ne signifie rien. Ce qui importe, c'est que je vive bien ». Telle est la logique séparatiste qui anime les fondateurs de *Libertalia*.

LA GUERRE CONTRE LIBERTALIA

Le caractère utopique lié au bateau pirate est crucial pour permettre le recrutement et la reproduction du groupe. Certains notables craignent que les pirates ne constituent « une sorte de *Commonwealth* » dans les zones éloignées du pouvoir. Les officiers coloniaux et les marchands s'inquiètent de l'absence de contrôle à Madagascar, au Sierra Leone, aux Bermudes, dans la baie de Campeche*... Si *Libertalia* est un rêve pour la classe ouvrière, cette utopie n'en constitue pas moins un cauchemar pour les dominants. En 1718, le colonel Benjamin Bennet écrit au Conseil du commerce et des plantations qu'il « craint qu'ils ne se multiplient sans cesse si nous ne sommes pas capables de les arrêter ». Et, en effet, ils se multiplient puisque au terme de la guerre de Succession d'Espagne, alors que les conditions de travail se dégradent, les hommes qui embrassent le drapeau noir se comptent par milliers. L'équipage de *Edward England* arraisonne neuf vaisseaux sur la côte africaine au printemps 1719 ; cinquante-cinq des cent quarante-trois marins le rejoignent. De pareilles désertions sont communes entre 1716 et 1722. Selon les dires d'un marchand,

* Voir Cotton Mather, *Instructions to the Living, From the Condition of the Dead : A Brief Relation of Remarkables in the Shipwreck of above One Hundred Pirates*, Boston, 1717.

« les hommes semblent généralement contents d'entrer en piraterie ».

Il n'est pas difficile de comprendre ce qui les attire : l'espoir de rapine et de « monnaie rapidement gagnée », la nourriture et la boisson à profusion, la camaraderie dans la démocratie, l'égalité et la justice, la promesse d'une assistance sociale en cas de blessure, tout ceci est séduisant. Bartholomew Roberts résume la philosophie pirate : « Dans le service marchand, il n'y a rien de commun, les salaires sont maigres et le travail pénible. Ici, c'est la profusion et la satiété, le plaisir et l'aisance, la liberté et le pouvoir. Qui ne voudrait basculer de ce côté malgré les périls ? Une vie courte et joyeuse, telle sera ma devise. »

La classe dirigeante anglaise était peu enthousiaste à l'énoncé d'un pareil programme. Elle fit tout pour réduire dramatiquement la durée de vie des pirates. Les quelque cinq mille hommes qui naviguèrent sous le drapeau à tête de mort ont causé de grands dommages aux échanges capitalistes. Les hommes de loi, Whig comme Tory, répondirent en amplifiant les réformes des années 1690 et en faisant pendre des centaines de bandits des mers. Les marchands pétitionnèrent et se plaignirent, le Premier ministre Robert Walpole s'investit pleinement dans l'élimination de la piraterie. Les rêves libertaliens étaient dès lors condamnés à l'extinction.

SOMMAIRE

HISTOIRE DU CAPITAINE MISSON ET DE SON ÉQUIPAGE	9
HISTOIRE DU CAPITAINE TEW ET DE SON ÉQUIPAGE	67
POSTFACE. L'HYDRARCHIE ET LIBERTALIA : LES DIMENSIONS UTOPIQUES DE LA PIRATERIE AU DÉBUT DU XVIII ^E SIÈCLE	101

Daniel DEFOE
Libertalia, une utopie pirate

Traduction de Guillaume VILLENEUVE
Illustrations de Tõma SICKART
Postface de Marcus REDIKER

Édition préparée par
Charlotte DUGRAND,
Nicolas NORRITO
et Bruno BARTKOWIAK

Design graphique et maquette
www.brunobartkozwiak.com

Éditions LIBERTALIA
21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion et distribution
HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'imprimerie La Source d'or le 25 février 2017
Troisième tirage : du 3001^e au 6000^e exemplaire
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2017
Imprimé en France*

